

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
ALEXANDRE PAPADOPOULO... Paul Valéry.....	451
LOUIS DE BROGLIE..... L'optique électronique ouvre à la science des horizons nouveaux.....	475
BORIS POLEVOÏ..... La redoute de Tarakoul.....	480
MARIO ROQUES Cinq années de résistance morale.....	488
ALEXANDRE KOYRÉ..... Aristotélisme et Platonisme dans la philo- sophie du Moyen âge (<i>fin</i>).....	501
ETIEMBLE Proust et la crise de l'intelligence (<i>fin</i>)...	517



ÉGYPTE : 10 PIASTRES

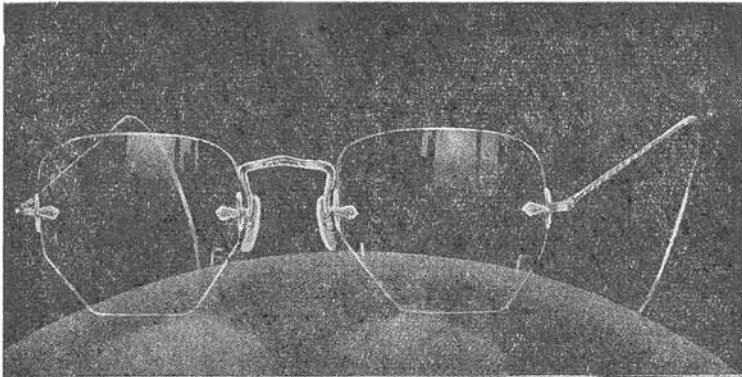


A NOS LECTEURS.

⊙ *La Revue du Caire* s'est assuré la collaboration de plusieurs écrivains et savants les plus notoires de France, d'U.R.S.S. et de Grande-Bretagne.

⊙ Ainsi, à ses fidèles abonnés et lecteurs, *La Revue du Caire* est heureuse d'offrir, à partir de ce mois, la primeur d'articles inédits signés des plus grands noms de l'Étranger, à côté de sa collaboration habituelle d'Égypte et d'ailleurs, qui groupait déjà les talents les plus autorisés.





VALAVANIS

CAIRO

MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

Lycée Français du Caire

2, Rue El-Hawayati

JARDIN D'ENFANTS ET PETIT LYCÉE

Arabe dans toutes les classes, depuis le Jardin d'Enfants, et anglais à partir de la Huitième.

LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et Cours Complémentaires (culture générale; enseignement ménager; puériculture).

LYCÉE DE GARÇONS

Enseignement de base commun. Option après le premier cycle entre les Sections française, égyptienne et commerciale.

Éducation physique et sports. Formation de l'esprit et du caractère par les méthodes libérales et actives. Service automobile.

Lycée Français d'Alexandrie

Chatby

JARDIN D'ENFANTS, LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et au Baccalauréat égyptien. Section d'enseignement ménager.

LYCÉE DE GARÇONS

Préparation au Baccalauréat français, au Baccalauréat égyptien et au Diplôme Supérieur de Commerce.

Enseignement de l'arabe et de l'anglais dans toutes les classes. Éducation physique et Sports.

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AGRONOMIE ÉGYPTIENNE

Au Lycée et à l'annexe agricole de Ras el-Soda.

COURS SUPÉRIEURS :

sciences, lettres, droit, sciences économiques.

COURS D'INGÉNIEURS :

chimistes et de sous-ingénieurs électro-mécaniciens.

LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS DE
LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU LUNDI 1^{er} OCTOBRE 1945.

MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

Lycée Franco-Égyptien

Avenue Fouad I^{er}, HÉLIOPOLIS

LYCÉE DE GARÇONS

Les deux cultures française et égyptienne données à tous les élèves.

Préparation aux Baccalauréats égyptien et français. Français, arabe et anglais obligatoires.

LYCÉE DE JEUNES FILLES

Entièrement séparé du Lycée de Garçons.

Baccalauréat. Section de culture générale. Arts d'agrément et ménagers.

JARDIN D'ENFANTS

Tous les sports sont pratiqués sur les plus vastes et les plus beaux terrains d'Égypte. — Autobus.

Collège Français de Garçons

45, Rue du Daher

Prépare au Certificat d'Études primaires françaises et au Baccalauréat égyptien.

Collège Français de Jeunes Filles

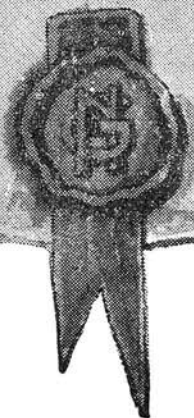
6, Rue Zohni, Daher

Prépare aux Certificats d'Études primaires et aux Brevets. Arabe et anglais dans toutes les classes.

Section de préparation au Brevet d'Études Commerciales.

LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS DE
LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU LUNDI 1^{er} OCTOBRE 1945.

un titre de
Noblesse
la cigarette
de luxe
GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

PAUL VALÉRY.

La mort de Paul Valéry s'est accomplie dans un monde écrasé de souffrances et pareil au malade qui, s'étant débattu dans les délires d'une étreinte mortelle, se réveille un matin, convalescent, mais pour aussitôt prendre conscience de l'étendue et de la profondeur des bouleversements subis jusque dans l'économie élémentaire de la vie. La fièvre nous a quittés, nous ne sommes plus sous le coup d'une mort immédiate ; mais les désordres et les blessures qu'elle a laissés, le chaos qu'elle a porté partout dans l'organisme, la quantité de substance vitale dépensée, laissent songeur. Alors, la mort de Valéry, en un sens, ne nous touche pas autant qu'elle aurait fait dans la Cité florissante et on a quelque pudeur, même, à avouer, sur tant de ruines, qu'on pleure le Poète ; mais, en un autre sens, n'est-il pas exact que parmi les décombres de notre civilisation l'on avait justement besoin de conserver tout ce que le monde comptait encore de valeurs et qu'il est tragique qu'à cette heure où l'on chercherait à réunir en un faisceau toutes les forces vives de l'intelligence, soudain cet épi nous manque et qu'il ne faille plus compter pour la reconstruction sur ce fragment d'idéal et de beauté ? On dira, il est vrai, que Valéry lui-même prétendait ne pas s'intéresser à la Cité et soutenait que son Art est un jeu inutile. Mais ce n'est point au poète, c'est à nous à juger. Valéry professait, on le sait, que l'inspiration est gratuite, que tout art social est impossible, que la Poésie est jeu. Comme pour Platon, les poètes, selon lui, devraient être couronnés de fleurs et conduits aux portes de la Cité. Mais n'est-ce pas con-

fondre le gratuit et l'inutile? Le gratuit de l'Art est en même temps le nécessaire, mais au nom d'une nécessité supérieure et contraire à celle du sens commun, c'est-à-dire de la raison dans ses applications biologiques. Cette nécessité idéale est incompréhensible à la raison raisonnable, elle lui paraît un hasard, un acte gratuit. Mais la liberté du poète, comme celle de l'oiseau que l'on voit planer à son gré, consiste à suivre les lignes de force d'une nécessité de l'Azur, comme dirait Mallarmé. Valéry l'exprime mieux que personne :

« Mû par l'écriture fatale, et si le mètre toujours futur enchaîne sans retour ma mémoire, je ressens chaque parole dans toute sa force, pour l'avoir indéfiniment attendue. Cette mesure qui me transporte et que je colore, me garde du vrai et du faux. Ni le doute ne me divise, ni la raison ne me travaille. Nul hasard, mais une chance extraordinaire se fortifie. Je trouve sans effort le langage de ce bonheur ; et je pense par artifice, une pensée toute certaine, merveilleusement prévoyante, — aux lacunes calculées, sans ténèbres involontaires, dont le mouvement me commande et la quantité me comble : une pensée singulièrement achevée. » (1)

Ce qui est vrai pour la structure du vers l'est aussi, de l'extérieur, pour le rôle du poète dans la société. Là encore si l'on veut, il ne répond pas à un besoin biologique immédiat. La société pourrait se passer de lui, mais serait-ce encore une société humaine? Le beau s'il est gratuit en un sens, est nécessaire, plus nécessaire que jamais au milieu des laideurs dont nous a entouré la guerre (2). C'est d'ailleurs dans ce paradoxe apparent,

(1) *Poésies* « l'Amateur de Poèmes », p. 62. *n.r.f.*

(2) Certes, le vrai problème est dans l'antithèse art pour art — art social. Mais c'est pour nous une fausse antinomie, une dispute des logiciens et casuistes des deux camps politiques, alors que les artistes créateurs sont d'accord dans le fond, tout en s'exprimant en mots différents.

dans cette confusion adorable du gratuit et du nécessaire que réside justement le sourire et le regard du beau.

La mort de Paul Valéry, disions-nous, s'est accomplie, car cet événement, lui aussi, prend, malgré le vide qu'il



nous laisse, une allure à la fois gratuite et nécessaire qui aide à nous consoler. Il a plu aux destins que le poète ait surnagé jusqu'après le désastre ; et nous leur savons gré qu'ils aient voulu décréter que son être éphémère n'ait pas trop longtemps survécu à ce qu'il a créé d'impérissable beauté et que le poète n'ait pas assisté à la naissance d'un monde qui lui serait demeuré fermé ou à des révolutions et à des guerres nouvelles. *Requiescat in pace*, dans son Cimetière marin :

*Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière,
 Fragment terrestre offert à la lumière,
 Ce lieu me plaît, dominé de flambeaux,
 Composé d'or, de pierre et d'arbres sombres,
 Où tant de marbre est tremblant sur tant d'ombres ;
 La mer fidèle y dort sur mes tombeaux !*

*
* *

Il serait oiseux de parler de la vie de Paul Valéry ; non point que, comme tout artiste, il ne soit dépendant de son temps. Au contraire, sa poésie dans sa forme comme en son fond a subi la très forte influence de l'époque. Le milieu littéraire lui transmet un vers au rythme et aux habitudes qui venaient de se cristalliser autour de Mallarmé. S'il dégage à partir de la *Jeune Parque* un mètre qui est sien, par contre, et cette interruption dans la création poétique est étrangement significative, c'est pour méditer les nouveaux thèmes que la philosophie et la psychologie, et même la littérature internationale n'avaient cessé d'approfondir depuis les *Données Immédiates* et *l'Évolution Créatrice*. Mais il est certain que ces problèmes étaient propres et naturels au poète, puisque Valéry et Valéry seul a su les repenser en vers admirables. — Non ! Mais il n'y a rien de commun entre l'état de pureté spirituelle qui préside à la naissance du poème et le Valéry quotidien, en chair et en os, le directeur de l'Agence Havas, l'Académicien, l'homme du monde, le Président du Comité de Coopération Internationale de la SDN. Lorsque le premier regardait vivre les autres personnages qui cohabitaient avec lui dans la même identité et sous le même veston, sans doute était-il un Narcisse quelque peu dérouté ! On pourrait sur ce thème s'amuser aux distinctions en protagonistes, deutérogonistes, tritagonistes, de façon sans doute plus légitime que pour le *Cimetière Marin* ! Jusqu'à quel artifice le poète devait-il pousser la sincérité de ces séparations avec lui-même pour qu'il arrivât à distinguer en soi un autre poète, un poète non sincère, impur, qui, pâle reflet du vrai, usât pourtant des images et des tours habituels au premier pour vanter l'eau de Vichy ou d'Évian ! (1) On eût aimé que Valéry n'ait pas eu à

(1) Cf. une luxueuse brochure de publicité sur l'eau d'Évian.

faire ces acrobaties intérieures pour préserver de toute atteinte sa probité d'artiste. Tout ceci étant, il faut reconnaître, d'ailleurs, que Valéry a effectivement réussi à rendre étanches ces cloisonnements, puisqu'il est malgré tout l'auteur de ces poèmes véritablement immortels de pureté qui ont nom la *Jeune Parque*, le *Cimetière Marin*, le *Narcisse*, etc. . . Il serait certes ridicule, comme ferait tel rigoriste, d'expliquer par ces considérations psycho-économiques la genèse de ces dédoublements ravissants que peignent tant de vers célèbres. Mais ce sont quand même des faits qui ne laissent pas de témoigner encore, d'un autre côté, d'une habitude ou d'une inclination psychologique, qui est sans doute à l'origine des deux.

*
* *

Traiter de l'œuvre en prose de Paul Valéry exigerait une étude séparée. Et puis, qu'il est difficile à un contemporain d'apprécier à sa juste valeur la prose ! Les meilleurs esprits se sont souvent trompés sur les mérites d'un romancier, d'un philosophe. Et l'essai, de tous les genres, est le plus malaisé à estimer d'après des normes ou des canons, inexistantes, celui où le goût peut le plus aisément être séduit mal à propos. D'ailleurs, ceux qui élèvent aux nues Valéry l'essayiste ne sont pas les enthousiastes de ses vers. C'est un singulier compliment, en vérité, lorsqu'on parle d'un poète, que vanter la profondeur de ses essais ! Tout ceci n'est pas pour préjuger sur les décrets des siècles à venir, mais uniquement pour rétablir la balance faussée : Valéry n'est pas un essayiste, c'est un poète. Ses proses sont des documents sur le poète ou l'art en général vu du dedans, pensés avec une profondeur, une clarté, une élégance surprenantes. Mais justement d'être trop pensées, trop lucides, trop réfléchies, on se demande parfois si elles ne perdent pas cette valeur de document spontané qu'ont les journaux et mémoires d'un Léonard, d'un Wagner, d'un Delacroix. Dans quelle

mesure Valéry exprime-t-il, par exemple, la naissance de l'intuition telle qu'il l'a spontanément ressentie, je ne dis même pas telle qu'elle s'est produite en réalité, dans quelle mesure ses idées, qu'il tient de son temps, ou ses convictions propres ne lui font-elles pas sentir les choses à leur image? On sait que l'intuition, pour Valéry, vient de l'Inconscient. Mais qu'est-ce que l'inconscient? Pour le poète, il semble que ce soit notre mémoire lorsqu'elle ne porte aucun souvenir, notre intelligence, lorsqu'elle ne pense actuellement aucune idée, notre action potentielle, notre personnalité lorsqu'elle se perd elle-même avec angoisse, par exemple dans le sommeil. Cet être intime, obscur et silencieux est tout différent, par exemple, du « moi profond » que conçoit Bergson comme une durée riche en images et opposée à l'Intelligence, différent surtout du subconscient de Freud, dominé par l'hallucination des complexes et les vertiges de la libido. L'inconscient chez Valéry est de même espèce que la conscience, il est tout intelligent, il est notre semblable, notre frère. Et justement ce qui le rend mystérieux, c'est qu'il se taise, c'est qu'il soit insaisissable et pourtant présent. L'Inconscient, c'est notre personnalité complète mais sous une forme tellement synthétique qu'on ne saurait encore y distinguer ni des pensées diverses, ni des images, ni des sentiments séparés, bien qu'ils y soient à l'état de concrétion. La conscience vient d'une diminution de la synthèse, d'une analyse qui, de l'unité originelle laisse s'échapper les sentiments, les images. L'intuition jaillit de cet inconscient ultra-intellectuel, comme un « débris du futur », un « rythme » qui s'impose et amène la cristallisation de tout. Dans ce chemin qui va de la synthèse absolue à l'analyse, il faut fatalement, pour que cette analyse prenne corps, que des éléments se trouvent prêts, les mots, les sons, les images. La différence avec la prose ou la pensée ordinaire, c'est que l'analyse ici n'ira pas jusqu'au bout, qu'elle conservera le souvenir de la synthèse originelle. Le poème est une durée particulière,

une durée tendue, qui a un commencement net, et à partir de cette naissance une *forme* qui se développe à la fois gratuitement et nécessairement. Ce qui donne l'occasion à cette naissance et, à cette forme, la tension, ce sont précisément les obstacles mêmes, ces « gènes exquises », qu'imposent les règles non seulement extérieures, mais intérieures de la poésie. L'inconscient pour Valéry n'est donc pas nécessairement une entité, mais un état de tension auquel on arrive à force d'exercice intellectuel, d'esprit critique, de probité, grâce à l'habitude de la vie la plus haute de la conscience. « Je songe au phénomène de sensibilisation qui se voit en biologie, sinon en physique, et je me demande si l'effet du travail intellectuel n'est pas de favoriser je ne sais quel accroissement de sensibilité. Le travail ferait momentanément de l'artiste un résonnateur très sensible à tous les incidents de conscience qui peuvent servir son dessein. » (1) « L'emploi des facultés abstraites, ajoute-t-il encore, est indispensable pour porter à un degré suprême d'efficacité et de puissance l'action de l'artiste et la portée de l'œuvre. » L'exercice, comme chez les mystiques est nécessaire *avant* pour affiner la machine et permettre à l'esprit d'atteindre à cet état de synthèse pure qu'est cet inconscient. Le travail, l'esprit critique ne seront pas moins nécessaires, évidemment, après l'illumination.

*
* *

Mais Paul Valéry est essentiellement un poète. Son œuvre se divise tant par ses dates que par le caractère, en deux périodes bien distinctes. Les meilleures œuvres de la première époque ont été groupées, dans le volume de *Poésies* publié par la NRF, sous le titre d'*Album des Vers Anciens*. L'influence du milieu, et surtout de Mallarmé

(1) *Bull. de la Soc. franç. de Philosophie*, 1928, p. 17. Voir aussi tout l'article, ainsi que les *Entretiens*, p. 62 et *passim.*, *Variétés*, p. 56, 176, 221 et *passim*, *Poésies*, p. 61-63.

est si marquée, que sans la seconde partie de son œuvre, Valéry eût été un des nombreux talents que ce génie a allumés dans sa traîne. Par ses cadences, par les formes adoptées, par les images, par les conventions, ces vers sont très souvent presque des pastiches involontaires. Ainsi, *Vue* ou bien *Au bois dormant*, où l'on retrouve même ces harmonies en *l* si caractéristiques de Mallarmé :

Laisse, longue, l'écho rendormir la diane

Le rythme est souvent un souvenir direct de Mallarmé ; ainsi dans *Baignée* :

Éclore la beauté par la rose et l'épingle!

Il n'en va pas autrement pour les images :

*Et je revois les galères dans les aurores
Ressusciter dans l'ombre au fil des rames d'or*

dans *Hélène* fait songer aux « galères d'or » des *Fenêtres*. Et que dire de ce vers :

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte.

sans parler d'expressions comme « avec diamants extrêmes », ou l'Azur et le Cygne sans cesse invoqués ! D'ailleurs, Valéry rend le premier hommage au Maître de Valvins :

Dans la fluide yole à jamais littéraire...

Ce qui oppose cette poésie à celle de Mallarmé, à cette époque, c'est une moindre fermeté, moins de pureté, d'éclat, de nécessité, et surtout l'absence d'une pensée profonde, de substance spirituelle. Il est clair que Valéry ne sait pas encore ce qu'il aura à dire, ne se connaît pas encore lui-même. Souvent, même, il n'y a pas de symbole, la poésie est descriptive ou impressionniste. Elle rappelle alors Samain, (*Féerie, Même Féerie, Le Bois Amical*), ou Hérédia (*César*), Henri de Régnier ou Laurent Tailhade. Mais, dès cette époque, cependant, se font jour certains thèmes, certaines caractéristiques psychologiques qui

contiennent en germe le développement futur. Ainsi l'absence significative de tout profond amour lyrique, la préoccupation pour certains problèmes psychologiques : *Un feu distinct, Les vaines danseuses* ; et surtout, évidemment, *Le Narcisse parle* qui exprime pour la première fois le leit-motiv repris plus tard dans *Fragment du Narcisse* et surtout par *La Jeune Parque*. Et comme c'est une angoisse intime au poète, il est remarquable que le rythme aussitôt s'assouplit et que les images se font personnelles. Il est vrai que ce grand thème proprement valérien est lui aussi magnifiquement indiqué chez Mallarmé et que chez Mallarmé se trouvent déjà ses principales images, le serpent, sa musique souple comme une liane et cette technique qui recherche l'effet dans le jaillissement de nuances psychologiques inattendues qui créent une surprise lyrique sans cesse renouvelée ; il s'agit évidemment d'*Hérodiade* :

Oui, c'est pour moi, pour moi, que je fleuris déserte !

.....
Et ta sœur solitaire, ô ma sœur éternelle...

.....
O charme dernier, oui ! je le sens, je suis seule.

On ne saurait mieux marquer combien Valéry s'est approprié un thème qui lui est propre, qu'en s'exclamant, comme on est tenté de faire : « C'est du Valéry ! »

Nous voilà donc sur des rivages proprement valériens. La ressemblance avec Mallarmé qui se reconnaît encore va se nuancer de Racine ou au contraire de Malherbe, et, progressivement, dans son fond comme par la forme, Valéry ne cessera de s'éloigner du Maître, va tenter ses propres expériences en sonorités et en rythmes, expériences qui ne sont pas toujours d'un égal bonheur, d'ailleurs.

Ce qui va caractériser cette nouvelle époque de création littéraire, on pourrait le qualifier d'un mot, qu'il faudra aussitôt discuter, l'Intelligence.

L'Intelligence de Paul Valéry. L'Intelligence de ses vers. Elle est toute aiguë et transparente. Valéry sait se hausser jusqu'au sentiment des angoisses de l'Intelligence, jusqu'à l'intuition du problème central de l'Intelligence. Valéry connaît, après Bergson, tous les reproches qu'on adresse à cette faculté, ses impuissances réelles. Mais, tout en reconnaissant, avec Bergson, l'incapacité de l'Intelligence à s'identifier, par exemple, avec son objet, que cet objet soit d'ailleurs la Nature ou nous-mêmes, il s'oppose entièrement à Bergson lorsqu'il s'agit d'apprécier ses qualités et ses défauts. D'abord, dans cette opposition à tout l'Univers, au lieu de voir l'aspect négatif, Valéry considère l'apport positif : la *conscience*, la conscience de la personne, la conscience de l'Univers, la conscience enfin de son propre travail, de sa propre lucidité. Et cette conscience apparaît à Valéry comme la plus haute manifestation de par le cosmos et en nous-mêmes, comme notre extrême moi. Certes, elle est incapable de connaître autre chose que l'*image* des choses ou de nous-mêmes : comme Narcisse, elle se voit dans un miroir, mais elle ne saurait *toucher* la chose, franchir la plaque de cristal qui l'en sépare, et ce sera sa concupiscence insatiable à jamais. Impuissance tragique qui crée la solitude irrémédiable de l'intelligence, mais qui n'est pour Valéry que la contre-partie de ses qualités. Il *fallait* pour que l'intelligence pût connaître la Nature, le Moi, ou, mieux, pour qu'elle se connût elle-même, il fallait qu'elle fût séparée toute vivante de la vie, qu'elle fût coupée radicalement, sans retour. Séparée, réfléchissant tout, et jusqu'à sa propre fonction de réfléchir, il fallait qu'elle ne pût pas se mêler à la vie, même à la propre vie de notre corps. On voit l'opposition avec Bergson. Si telle est l'appréciation de Valéry, c'est sans doute qu'en lui-même, l'intelligence est la fonction dominante, la fonction cardinale de sa personnalité. Si l'on ne saurait dire, par exemple, que Valéry soit, *absolument*, plus intelligent que Mallarmé, il n'en est pas moins vrai

que l'intelligence dans sa personnalité occupe un rôle bien plus essentiel que dans celle du Maître. En un sens donc, c'est une faiblesse, un manque. Mallarmé est plus riche d'émotions, de couleurs, de sons, de formes, il paraît contenir et assimiler à sa substance la Nature infinie. Valéry la réfléchit seulement. Mais, de cette constitution particulière Valéry tire justement parti, lorsqu'il en vient à la comprendre, pour devenir le chantre de l'Intelligence.

On voit maintenant se dessiner les principaux thèmes lyriques qui s'offriront à cette intelligence recourbée sur elle-même. Elle chantera son propre destin, ses richesses, ses plaisirs, ses festins, comme ses impuissances, ses fastes et ses orgueils d'impératrice aux pieds de qui le monde est étalé, comme devant Sémiramis, et sa solitude en face de tout, en face d'elle-même, toujours irrémédiablement *en face*.

Il y aura trois leit-motiv : l'Intelligence en face de l'Univers, l'Intelligence en face du Moi, l'Intelligence en face d'elle-même. Et ce sont autant de dialogues lyriques, parce que Valéry, qui sent ces angoisses lui-même, a le sentiment et l'intuition de ces antagonismes qu'il vit, dont il souffre, qui sont siens. Ces dialogues sont tragiques, parce que ces problèmes sont irrémédiables ; on est enfermé dans une nécessité, dans un cercle vicieux qui lui-même est enfant des destins : c'est le tragique le plus pur, celui de la tragédie antique.

La technique est simple : il suffit de personnifier l'Intelligence : c'est Narcisse, c'est la Jeune Parque, il suffit de se mettre à sa place, en face de tout, plus haut que tout, et c'est un jeu alors de découvrir ses joies, ses tristesses et d'aller progressivement jusqu'aux plus profondes. Bien entendu, tous ces sentiments seront exprimés par des images en accord avec l'allégorie choisie. C'est exactement le genre de la grande poésie métaphysique persane ou arabe. Valéry fait penser à Djâlal Âl Dîne Roumi, à Saadi, à Ibn oul Farid. Certes, Mallarmé chante aussi l'impuissance métaphysique, mais c'est l'im-

puissance générale de l'Homme à atteindre un Absolu auquel il aspire. C'est le thème de tous les grands poètes, — qu'ils se représentent, d'ailleurs, cet Absolu sous les espèces de la Nature, s'ils sont panthéistes, de la Femme ou de l'Amour Idéal, s'ils sont platoniciens, ou comme un objet transcendant s'ils sont théistes. Valéry n'est rien de tout cela. La critique de Kant, la philosophie de Bergson, les découvertes de la psychologie moderne, notamment du dédoublement de la personnalité, si utilisées dans la littérature internationale (Pirandello), tout cela a sensibilisé chez lui son propre cas : comme tout poète lyrique, il le chante. À une autre époque, peut-être ne se serait-il pas découvert, mais alors nous n'aurions pas eu Valéry ! Mallarmé, c'est Prométhée ; Valéry est Narcisse. Mallarmé apparaît d'abord plus directement métaphysicien. C'est que, avec la métaphysique classique, il est réaliste, il considère la Nature, la Femme, l'Amour, le Beau, l'Azur, lui-même, comme des *choses* et chante les rapports directs qu'il conçoit entre elles et qui l'angoissent. Valéry au contraire, comme Bergson, comme toute la métaphysique française part du problème psychologique intime, de l'angoisse du moi, et par son analyse aboutit aussi à la métaphysique, mais c'est dans une attitude criticiste. Ce chemin présente l'avantage d'être en quelque sorte une démonstration des angoisses essentielles à chacun de nous et la nature humaine apparaît comme ces déserts, baignés d'un fleuve sous-terrain, où il suffit de creuser, pour faire jaillir des puits artésiens. Mais, ce qu'il gagne ainsi en intimité palpable, le sentiment métaphysique le perd en généralité, en puissance, en objectivité.

Le dialogue de l'Intelligence avec la Nature, dialogue qui est au fond un monologue chez Valéry, puisque l'Intelligence sait ici qu'elle est en face de l'*image* de la Nature en elle-même, et des pensées que cette image suscite en présence de l'idée de la mort, ce serait le thème général du *Cimetière Marin*.

Mais, à la suite de Bergson, l'Intelligence constate ici son impuissance à penser le mouvement (1) :

Zénon, cruel Zénon! Zénon d'Elée!
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas!
 *Quelle ombre de tortue*
Pour l'âme, Achille immobile à grands pas!

Mais pourtant cette intelligence est la seule *conscience* dans l'univers :

Midi là-haut, Midi sans mouvement
En soi se pense et convient à soi-même...
Tête complète et parfait diadème,
Je suis en toi le secret changement.
Tu n'as que moi pour contenir tes craintes!

Hélas cette conscience de par sa constitution tuerait la vie, empêcherait l'action, et le poème se termine par un appel, dont l'enthousiasme est mitigé par l'aveu déprimant de cette défaite de l'Intelligence, par un appel au corps, à la vie organique, au mouvement, qui eux nous permettent au moins de nous replonger dans la vaste vie de l'Univers, de retrouver l'Unité :

Non, non!... Debout! Dans l'ère successive!
Brisez, mon corps, cette forme pensive!
Buvez, mon sein, la naissance du vent
Une fraîcheur, de la mer exhalée,
Me rend mon âme... O puissance salée!
Courons à l'onde en rejaillir vivant!

C'est peut-être, malgré tout, le poème qui se rapproche le plus du sentiment poético-métaphysique classique, bien qu'il y ait les différences que l'on vient de noter.

(1) Cf. *Un Philosophe entre deux défaites*, p. 100-109. éd. La Revue du Caire, 1942.

Plus spécifiquement valérien est le dialogue qui s'établit entre l'Intelligence et le Moi entier, où l'Intelligence ne tarde pas à se découvrir elle-même, d'abord simplement active, puis, consciente d'elle-même qui la regarde, etc. (1) C'est un jeu de miroirs psychologiques dans le vertige hallucinant duquel se manifeste, dans tout ce qu'il a de tragique, le cercle vicieux lyrique de la dualité irrémédiable de notre être, c'est, en fonction de la psychologie moderne, le grand problème platonicien de l'Unité, c'est *Narcisse*.

Il est un fait frappant : l'amour, l'Amour de la Femme Idéale des poètes, est totalement absent des vers de Valéry. Lorsqu'il peint une femme, c'est avec une objectivité, une absence de passion, un sentiment morbide de l'éphémère mécanisme physiologique, et par des images souvent peu flatteuses :

*Elle laisse rouler les grappes et les pommes
Puissantes, qui pendaient aux treilles d'ossements*

ou bien, à côté de caricatures futuristes de ce genre, il manifestera un intérêt psychologique, tout cérébral pour cet être après tout humain. Ce n'est pas Valéry qui écrirait :

*O si chère de loin et proche et blanche, si
Délicieusement toi, Mary, que je songe
A quelque baume rare émané par mensonge
Sur aucun bouquetier de cristal obscurci.*

Serait-ce que, comme tant d'autres, Valéry tournait ses regards non vers une compagne mais vers un compagnon? Hypothèse absurde, disons-le de suite, si l'on songe que les plus beaux poèmes d'amour ont été adressés à des jeunes gens, depuis le *Banquet*, en passant par

(1) Voir l'usage remarquable que le philosophe anglais J. W. Dunne fait de la série indéfinie, qui se retrouve partout : *The Serial Universe*, London ; Faber, 1934.

la poésie persane, les stances de Shakespeare et en finissant par les *Leaves of Grass* de Walt Withman. Cela s'explique d'ailleurs aisément : si l'on recherche dans l'Amour une identité parfaite avec l'Autre, — puisque l'identité, l'*alter-ego*, est justement ce qui provoque l'amour — cette unité qui, à ce que croit l'Homme, ferait passer dans ou bien serait l'Absolu, il est concevable que des tempéraments platoniciens l'aient recherchée en dehors de l'attraction des sexes, dans l'espoir de trouver dans un semblable plus d'identité (1). Poussons l'argument plus loin, à la lumière des découvertes psychologiques qui avaient alors dédoublé le moi à tant de points de vue, il apparaîtra que l'on peut aussi bien supprimer l'Autre, ou plutôt le rechercher en soi-même ! Ainsi, l'expression d'un « autre soi-même » deviendrait littéralement précise. Autre argument : si justement l'identique provoque l'amour, c'est que le type de tout amour est l'amour inconscient que nous portons à nous-mêmes par toutes les fibres de notre tendance à vivre. Rendons cet amour conscient de lui-même, on est en présence d'un infini chatoiement et de perspectives entières de miroirs s'étoilant autour du thème central du moi qui est aussi l'autre, de l'autre qui est moi sans l'être, tout en l'étant, etc. Le dialogue est monologue et inversement. Le dédoublement du moi ne pouvait demeurer sur le plan de la connaissance pure, car, comme dit Spinoza, la connaissance d'un objet parfait entraîne nécessairement l'amour. Or l'objet est parfait, subjectivement, justement parce qu'il nous est identique. L'avantage de cet objet est aussi qu'il est bien réel, que nous ne nous trompons pas sur sa conformité avec nos propres tendances, comme nous ferions d'un Autre en l'idéalisant.

(1) Cf. V. BROCHARD, *Les Amitiés Antiques*, Alcan. 1^{re} éd.

Harmonieuse moi, différente d'un songe!

Ah! ce n'est pas un jeu, mais une docte et spontanée approche du problème central de la philosophie. Telle est la *Jeune Parque*, qui demeure sans doute le chef-d'œuvre du poète, à la fois par le lyrisme du thème et par la splendeur inégalée du vers. On peut ne pas aimer cette espèce d'onanisme philosophique, mais on ne saurait contester sa grandeur, son originalité, ni la beauté des vers qui l'expriment.

Le troisième thème, qui n'est plus exactement un dialogue, Valéry le recherche dans la conscience qu'acquiert l'intelligence de ses propres fonctions vivantes, de ses instruments et même d'autres fonctions psychologiques telles que la mémoire ou le sommeil, ce mystérieux départ, cette invraisemblable absence, cette mort. L'Intelligence se connaît et s'admire sagement pour son initiative spirituelle. Tels sont la *Pythie*, *Ébauche d'un Serpent*, *Palmes*, le *Sylphe*, *les Pas*, *le Cantique des colonnes*, etc. Incontestablement, c'est là un thème moins lyrique, bien que le poète s'efforce de trouver du tragique dans les difficultés inhérentes au mécanisme intime de l'esprit, ou qu'il affecte une forme dialoguée, dont la nécessité n'est pas toujours pertinente.

Les défauts de cette poésie sont la rançon de ses qualités. Elle exploite presque uniquement ces thèmes qui, de par leur degré d'intellectualité risquent à tout moment de retomber sur le plan du logos, c'est-à-dire sur celui de la prose. Il est bien difficile de se maintenir sur cette pointe entourée de foudres qu'est l'intuition du rôle de l'intelligence en nous-mêmes. Valéry a beau vanter les mérites du travail, d'une poésie d'autant plus belle et plus lyrique que son thème est davantage une gageure, on retombe parfois sur le plan de la poésie didactique, d'un émule de Mallarmé, Valéry devient un confrère de Malherbe. Cette mésaventure lui arrive d'autant plus

souvent que le thème est moins naturel, qu'il dépend davantage des constructions de la conscience. Même dans la *Jeune Parque*, le *Narcisse* et le *Cimetière Marin*, on se heurte à des vers conceptuels qui détonnent sur la splendeur de l'ensemble. Il est vrai que ces poèmes sont relativement très longs et que Mallarmé, pour être parfait, s'est presque cantonné dans le sonnet. Dans le *Cimetière Marin*, par exemple, l'idée de mort dans ce qu'elle a de général est gauchement exprimée par des vers qui rappellent Horace et qu'on s'étonne de trouver en telle compagnie. Mais c'est surtout lorsque Valéry s'est essayé à exprimer le travail de l'insaisissable et sainte intelligence que le souffle manque et que l'on entend parler un Malherbe du xx^e siècle.

Il faut reconnaître, d'ailleurs, que dans cette grande période de création où Valéry s'est connu lui-même, les vers se dégagent de l'imitation involontaire que l'on constate dans la première époque. Certes, Valéry reste encore disciple de Mallarmé. A la suite du Maître, il recherche la musicalité pour elle-même, les mots rares, les riches consonances, les chocs somptueux de mots inattendus :

Monte ô Sémiramis, maîtresse d'une spire

Qui ne sent ce que la résonance du vers porte en elle-même de richesse suggestive? Mais, si Valéry attache autant d'importance à la musique que l'Hôte de Valvins, son tempérament ira chercher d'autres clefs. Dans sa musique aussi, il sera moins puissant, plus réfléchi, moins vaste de sons, plus économe de moyens, et surtout plus souple, plus délié, plus insinuant. Mallarmé recherche une orchestration wagnérienne, il a des éclats purs qui rappellent un concerto de Liszt : sur un fond nu prédominent les *l*, les *n*, les *m*, qui se tendent comme une voile claquant au vent. Valéry est moins complexe et plus mélodieux. Dans ses vers murmurent souvent les *s* :

Ressente en rougissant de puissants paradis

les *f* :

Un frémissement fin de feuilles, ma présence

les *r* :

.....*Elle ne peut mourir*
Qui devant son miroir pleure pour s'attendrir.

ou bien alors des *l*, comme Mallarmé, délicatement mélangés à des *v*, ce qui donne cette fois une harmonie toute personnelle :

Si loin que le vent vague et velu les achève
Longs brins légers qu'au large un vol mêle et soulève

les voyelles fluides et aiguës, les *u*, les *i*, les *é* :

A l'extrême de l'être et belle de faiblesse

ou bien :

Prétendre par la lèvre au suprême murmure.

En général, dans presque chaque vers, le musicien utilise non seulement les répétitions de consonnes et de voyelles, mais les variations savantes autour d'une même consonance :

Telle j'avais jadis le soleil soutenu

souvent le même mot est répété :

O pour moi seul, à moi seul, en moi-même.

Et pourtant cette recherche au lieu d'engendrer le factice étonne et ravit par une constante et miraculeuse réussite où le hasard s'appelle nécessité. Il n'existe pas d'alexandrin plus flexible et plus soutenu que celui de la *Jeune Parque* où Valéry égale ou surpasse la fluidité du vers racinien. Mais son bonheur n'est pas toujours pareil en d'autres cadences. Les octosyllabes de la *Pythie* ou de l'*Ébauche d'un serpent* ne laissent pas d'être monotones.

Plus réussis, les vers de cinq syllabes du *Sylphe* et de l'*Insinuant* (mais ils ressemblent encore trop à du Mallarmé !), les vers de sept syllabes de *Palmes* et surtout les décasyllabes du *Cimetière Marin* qui demeurent la création prosodique la plus originale du poète. Par contre, combien décevantes les stances du *Platane* !

Mais la musique du vers n'est pour Valéry qu'un aspect de son art. Le Poète nous charme autant par le chatoisement des images. Que d'espèces d'images, depuis l'allégorie développée et ciselée jusqu'à l'adjectif inattendu ! Ses allégories, la Parque, le Platane, Narcisse, le Serpent, la Pythie, les Colonnes, etc. ne s'avèrent pas toujours indispensables. Au vrai, seules la *Jeune Parque* et le *Narcisse* sont complètement gratuites et parfaitement nécessaires. Les autres, que le poète prête à des thèmes difficiles à maintenir au niveau de l'enthousiasme créateur, s'abaissent souvent jusqu'à l'art de Vigny, c'est-à-dire, à celui du travail honnête d'un excellent artisan. Les images sont souvent splendides par la richesse des associations qu'elles éveillent, par leur inattendu. Parfois trop serties, trop précieuses, trop proches de Mallarmé sans être toujours aussi nécessaires, d'autres fois éveillant des réminiscences antiques ou bibliques : la nymphe, le sylphe, le serpent. D'une façon générale, d'ailleurs, la poésie valérienne est toute pénétrée de classicisme latin et surtout grec. Parfois l'image est volontairement vulgaire, même brutale, telle la mer qui est une Chienne dans le *Cimetière*, le sein comparé à une « gourde belle », le visage à « un doux masque », les « cris aigus des filles chatouillées ». Ces excès s'expliquent par l'inhabileté d'une intelligence soudain abandonnée de l'intuition et qui, à tâtons, cherche à s'imiter elle-même.

L'image est souvent recherchée dans un concept qui se réalise en chose :

*Mais ta candeur est prise et ton pied retenu
Par la force du site*

ou pis encore :

Tes pas, enfants de mon silence...

Vers le lit de ma vigilance
Procèdent muets et glacés.

ou encore :

L'argile rouge, a bu la blanche espèce.

Il faut d'ailleurs reconnaître que la création la plus originale de Valéry se trouve justement dans ces images conceptuelles lorsqu'elles ne tombent pas dans l'entité scolastique ou la métaphore précieuse. Valéry réussit alors des effets remarquables et qu'il serait intéressant d'analyser. Ainsi un des plus beaux vers qui ait été écrit sur la mer :

La Mer, la Mer, toujours recommencée

Ce qui donne cette impression de l'infini marin, c'est la contradiction interne entre le mot *mer*, désignant un objet fini, comme tout objet, identique à lui-même, et le mot *recommencée*, qui marque le contraire puisque le même objet renaît plus loin, autre et pourtant le même ! C'est cette disjonction de l'identité, cette rupture des cadres de la raison, vaguement sentie mais non analysée par le lecteur, qui donne cette sensation pour ainsi dire palpable de l'indéfini. Les jeux de concepts se renouvellent sans cesse suggérant d'étonnantes images :

Il vit de vie, il ne me quitte pas !

ou bien :

A ce vivant je vis d'appartenir

ou encore :

Adieu, pensai-je, MOI, mortelle sœur, mensonge.

ou enfin :

*Je regrette à demi cette vaine puissance...
Une avec le désir, je fus l'obéissance
Imminente, attachée à ces genoux polis.*

D'une façon générale le chatoïement de nuances de la vie intérieure se découvre avec surprise et enthousiasme grâce à des rencontres de mots savamment ménagées, par lesquelles on est comme attendri et reconnaissant au poète. Certes, ces jeux sont parfois trop subtils ou trop extrêmes, mais dans la *Jeune Parque*, par exemple, qui serait tout entière à citer, ils sont d'une variété et d'une séduction incomparables :

*Harmonieuse MOI, différente d'un songe,
Femme flexible et ferme aux silences suivis
D'actes purs!...*

Enfin Valéry se laisse aussi aller parfois, comme Rimbaud, pour peindre une sensation complexe, à un délire d'images enchevêtrées, à une cascade de mots rares. Quelle différence, par exemple, ici, pour donner l'impression de la mer, de près, dans un gros plan, avec le procédé conceptuel qui l'envisageait dans son lointain :

*Oui! Grande mer de délires douée,
Peau de panthère et chlamyde trouée
De mille et mille idoles du soleil,
Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,
Qui te remords l'étincelante queue
Dans un tumulte au silence pareil...*

*
* *

Paul Valéry a connu beaucoup de détracteurs, spécialement en France. Les catholiques à qui ne plaisait pas sa philosophie et qui ont par ailleurs un poète à caser, Claudel. Les surréalistes, bergsoniens et autres partisans des puissances occultes du subconscient ou de

l'inconscient à qui ne pouvait plaire, malgré ce que l'expression en pouvait avoir de déroutant, le culte de Valéry pour l'Intelligence; la vaste masse de l'*intelligenza* ignorante — dont l'amour-propre est servi par des valets critiques et essayistes — et qui ne comprend pas Valéry parce qu'elle ne comprend aucun autre poète ou peintre de notre temps, tous ceux qui ne savent pas voir la différence entre les mauvais et les bons vers de Valéry, entre les faux prophètes et les vrais, entre l'extravagant et le bon, le solide, je dirais, le classique moderne; sans parler de ceux qui prétendaient voir en lui surtout le prosateur, l'essayiste. Valéry n'était pas moins desservi par ses admirateurs mondains et snobs qui exaltaient ses défauts pêle-mêle avec ses qualités et par les maîtres d'école cuistres qui prétendaient disséquer chaque vers et découvrir à chaque mot une signification secrète, précise, comme ces exégètes arabes des grands poètes mystiques qui nous apparaissent aujourd'hui bien ridicules (1).

*Aux meilleurs esprits
Que d'erreurs promises!*

Ce sont ces patients cryptographes qui ont fait voir dans les vers de Valéry des espèces de mots croisés! Mais il faut croire qu'effectivement, comme l'a dit Racine, l'éloignement géographique équivaut à l'éloignement dans le temps et permet parfois un jugement plus impartial. Les bons esprits, à l'étranger, ont été unanimes à voir en Paul Valéry le plus grand poète français contemporain. Certes, Valéry a écrit de très mauvais vers. Certes, nombre de ses poèmes sont quelconques pour un talent de sa taille, certes, encore, dans toute la partie de son œuvre où il s'est attaché à chanter le rôle de l'intelligence, dans son initiative spirituelle, dans la nais-

(1) NICHOLSON, *Studies in Islamic Mysticism*.

sance des idées, le rôle du sommeil, de la mémoire, du langage, on peut dire sans doute équitablement qu'il est un Malherbe du xx^e siècle. Mais ceci même, est loin d'être uniquement une critique : on se rend mieux compte de la taille du Poète quand on songe que, pour le dénigrer on est forcé encore de le comparer à des géants comme Malherbe et Vigny ! Seulement, il faut bien dire que là où Valéry est au plus haut de son génie, dans le *Narcisse*, dans le *Cimetière Marin* et surtout dans la *Jeune Parque*, il est l'égal des plus grands. Valéry a exploré pour la poésie et a mis à la portée du lecteur un domaine presque entièrement nouveau depuis la légende du *Narcisse*. Il ne s'est pas contenté de dire comme sien ce qui a déjà été dit depuis cinq mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Il a chanté un thème qui, s'il n'est pas à lui en psychologie ou en philosophie, est bien à lui tout seul, à lui le premier en poésie. Et il ne faudrait pas s'imaginer qu'il suffit d'avoir la conscience, si aiguë soit-elle, des problèmes que nous avons essayé d'esquisser, pour les transformer en poèmes : les vers des philosophes sont d'habitude lamentables. Mais Valéry possédait le sentiment et l'intuition de l'Intelligence, il souffrait de son isolement, de sa solitude en lui-même :

Le ver irréfutable, il vit de vie, il ne me quitte pas !

Et c'est parce que ces angoisses étaient siennes, parce qu'il possédait cette constitution spéciale et unique, ce tout organisé qui s'appelle Valéry, qu'il a pu doter la poésie lyrique de vastes contrées entièrement inexplorées. Il a été digne du salut qu'adressait Mallarmé aux aventuriers de la Pensée et du Beau :

*Au seul souci de voyager
Outre une Inde splendide et trouble
Ce salut soit le messager
Du temps, cap que ta poupe double.*

Bientôt le masque mortel de Paul Valéry s'estompera des mémoires et son œuvre estropiée par les morceaux choisis et les manuels, fera pâlir des générations d'écoliers. Mais son génie jeune et pur éternellement conservera son rythme personnel dans la tragique musique humaine.

*Tout va donc accomplir son acte solennel
De toujours reparaître incomparable et chaste
Et de restituer la tombe enthousiaste
Au gracieux état du rire universel.*

Alexandre PAPADOPOULO.

L'OPTIQUE ÉLECTRONIQUE

OUVRE A LA SCIENCE DES HORIZONS NOUVEAUX.

L'œil humain est un admirable instrument, d'une étonnante précision et d'une sensibilité exquise. C'est principalement par la vue que nous prenons connaissance du monde extérieur et c'est avec l'aide des données qu'elle nous fournit que s'est lentement élevé le vaste édifice de la science humaine. Les opérations de mesure, qui seules peuvent fournir à la science les renseignements quantitatifs qui lui servent de bases, ne font-elles pas presque exclusivement intervenir des sensations visuelles?

Mais, si sensible et si bien adapté à sa tâche que soit notre œil, le domaine des phénomènes physiques qu'il peut nous révéler directement n'en est pas moins limité. Il n'est sensible qu'à une très petite catégorie de radiations, celles qui correspondent à la lumière au sens usuel du mot. L'immense gamme des radiations dont les longueurs d'onde sont, soit supérieures (rayons infrarouges et ondes hertziennes), soit inférieures (rayons ultra-violet, rayons X et Y) à celles de la lumière, lui échappe complètement. De plus, dans le domaine même des impressions lumineuses, notre œil ne parvient point à discerner ce qui est trop petit ou ce qui est trop éloigné. En raison de l'importance des données visuelles dans l'élaboration de la science, il est donc essentiel pour le progrès de nos connaissances d'arriver à obtenir des images agrandies des objets trop petits ou trop éloignés.

Et, en effet, pendant les xvii^e et xviii^e siècles, âge

(1) *Matière et mémoire*, p. 79. — (2) *Matière et mémoire*, p. 101.

héroïque de la science moderne, c'est la découverte d'instruments donnant des images optiques agrandies qui a été l'un des facteurs les plus déterminants du progrès scientifique. C'est ainsi que l'invention des lunettes astronomiques faite aux alentours de l'an 1600 a permis l'étonnant développement de l'Astronomie dans le siècle qui suivit et a rendu possible l'œuvre mémorable des Galilée et des Newton. C'est ainsi que l'emploi du microscope a permis peu après aux Malpighi, aux Swammerdam et aux Leeuwenhoek de jeter les premières bases de la Biologie moderne. Le XIX^e siècle a poussé infiniment plus loin la technique des instruments d'optique, combinant ingénieusement les diverses sortes de lentilles pour obtenir les effets désirés, perfectionnant l'industrie de la fabrication des verres de façon à obtenir des verres de propriétés optiques variées, corrigeant enfin, à la suite de longs calculs et à l'aide d'artifices appropriés, les défauts que présentent toujours à un plus ou moins haut degré les images fournies par les instruments d'optique.

*
* *

Il semblait cependant, dans ces derniers temps, que l'on fût arrivé à la limite des progrès possibles dans l'observation visuelle des structures très petites à l'aide d'images agrandies. En effet, la finesse des détails que le microscope optique nous permet d'observer est limitée par la valeur de la longueur d'onde de la lumière employée à l'éclairage de l'objet, car on ne peut distinguer l'un de l'autre deux points dont la distance est inférieure à la longueur d'onde. On dit que la valeur de la longueur d'onde limite « le pouvoir séparateur » du microscope. Or, les longueurs d'onde présentes dans la lumière visible sont de l'ordre d'un demi-millième de millimètre : on ne peut donc pas espérer que le microscope optique nous permette de séparer, dans une structure, des points dont la distance soit inférieure à cette grandeur. Pour

cette raison, le microscope optique ne permet pas de dépasser utilement des grossissements de 2 à 3.000. Sans doute, de tels grossissements nous permettent déjà beaucoup d'observations intéressantes, par exemple l'étude de la microstructure des corps solides, celle des cellules vivantes, celle encore des bactéries dont l'activité nocive est la cause de nos maladies. Mais ces beaux résultats ne peuvent aujourd'hui suffire à contenter pleinement la curiosité insatiable des savants : ils veulent aller plus loin, pénétrer plus profondément encore dans les mystères de l'infiniment petit.

Mais comment faire ? On pourrait songer à employer les rayons X ou Y dont la longueur d'onde est plus petite que celle de la lumière et permettrait par suite d'atteindre un plus grand pouvoir séparateur. Notre œil ne peut les percevoir, mais ils impressionnent les plaques photographiques, ce qui suffit. Malheureusement, les propriétés de ces rayons sont telles qu'il est impossible de construire pour eux des instruments analogues aux instruments d'optique et donnant d'un objet une image agrandie.

Or, voilà qu'une solution toute nouvelle de ce difficile problème vient de s'offrir depuis une quinzaine d'années à l'esprit des physiciens. Elle consiste à faire appel non pas à des radiations analogues à la lumière, mais aux électrons. Les électrons sont de petits corpuscules électrisés qui se trouvent en nombre immense au sein de la matière. Quand ces corpuscules se déplacent dans un champ électrique ou magnétique, leur trajectoire est courbée par l'action du champ et la forme qu'elle affecte peut être prévue à l'aide des lois de la Mécanique. En étudiant cette question, l'on s'aperçoit que si l'on dispose d'une source émettant des électrons dans diverses directions, on peut, grâce à l'emploi de champs électriques et magnétiques appropriés, faire converger les trajectoires des divers électrons de façon à obtenir une image de la source qui les a émis. En d'autres termes, on peut

fabriquer des instruments d'optique électronique, — loupes ou microscopes, par exemple — analogues aux instruments d'optique ordinaires, mais où les lentilles sont remplacées par des régions soumises à des champs électriques ou magnétiques. Les images électroniques que l'on obtient ainsi ne sont pas directement visibles pour notre œil, mais on peut les enregistrer sur une plaque photographique ou les transformer en images lumineuses par l'emploi d'écrans que l'arrivée des électrons rend luminescents.

*
* *

Il peut sembler extraordinaire qu'on puisse obtenir avec des particules comme les électrons les mêmes résultats qu'on obtient en Optique avec des ondes. La Mécanique ondulatoire nous en a fourni la raison profonde. Depuis le début du siècle, on savait que, dans les ondes lumineuses, l'énergie est concentrée sous forme de grains, les photons, et que les rayons lumineux peuvent être considérés comme les trajectoires des photons. Établissant une symétrie jusque là méconnue, la Mécanique ondulatoire nous a appris qu'il fallait associer aux électrons une onde dont les trajectoires des électrons sont les rayons, au sens de l'optique géométrique. Les régions où règnent des champs électriques ou magnétiques jouent le rôle de milieux réfringents pour ces ondes associées et l'on s'explique aisément pourquoi l'on peut construire ces instruments d'optique électronique.

Le point capital est alors le suivant. Tandis que la longueur d'onde de la lumière est de l'ordre d'un demi-millième de millimètre, celle des ondes associées aux électrons est usuellement de cent à mille fois plus petite. Le pouvoir séparateur d'un microscope électronique est donc bien plus grand que celui d'un microscope optique, ce qui permet déjà d'employer des grossissements de 10 à 50.000 et permettra sans doute d'aller plus loin encore.

On peut dire sans exagération que la possibilité d'utiliser ces énormes grossissements ouvre à la science les portes d'un monde nouveau : des objets n'ayant que les dimensions d'une centaine d'atomes nous deviennent perceptibles. Déjà, le microscope électronique nous apporte, sur l'état superficiel des corps, des renseignements d'un prodigieux intérêt : déjà, il nous a permis de voir les bactériophages, ces infra-microbes dont les dimensions sont beaucoup plus petites que celles des bactéries ordinaires. Et la technique de l'optique électronique n'en est qu'à ses débuts : on parviendra sans aucun doute à varier les dispositifs, à augmenter les grossissements, à corriger les défauts des images comme on l'a fait précédemment pour les instruments d'optique ordinaires. Nul ne peut dire encore les surprises que nous réserve l'investigation des structures infiniment petites par ces méthodes nouvelles : grâce à leur découverte, nous avons fait un nouveau bond vers la conquête de l'inconnu.

LOUIS DE BROGLIE,

Membre de l'Académie française
et de l'Académie des Sciences.

LA REDOUTE DE TARAKOUL.

Nous avons longtemps marché dans le faubourg nord de Stalingrad à travers des arrière-cours et des jardins, escaladant des barricades, nous glissant à travers les décombres enfumés des maisons, franchissant d'un bond les rues et les endroits découverts. Enfin le lieutenant Chokhine s'arrêta, changea d'épaule sa mitrailleuse et dit d'une voix rauque, brisée :

— Voilà ! Nous y sommes. C'est ça que nos gars appellent la redoute de Tarakoul.

Il désigna du doigt un amoncellement de gravats et de poutres s'élevant à un endroit où il y avait eu, sans doute, une maison petite, basse, vieille et solidement bâtie. Cela se passait à une heure tardive d'une nuit de front tourmentée. La lune ronde et glacée argentait le sol blanc de givre, les carcasses vides de maisons autrefois grandes et belles, et qui ressemblaient à des décors de théâtre défraîchis, les poteaux télégraphiques entamés par les obus et où se balançaient les boucles déchirées des fils électriques, un kiosque d'eaux minérales miraculeusement resté intact au coin, bien que percé de balles en long et en large.

Ici, tout ce qu'on voyait : la chaussée mutilée et labourée par les explosions d'obus et de mines, et les amas de chargeurs vides, et quatre grands entonnoirs creusés par les bombes, engivrés sur les bords et faisant songer vaguement à des cratères lunaires tels qu'on les voit dans

les manuels scolaires, et, enfin, des lambeaux de capotes allemandes vert-de-gris, rejetés par une violente explosion sur les branches d'un jeune marronnier, — tout cela disait que l'endroit avait été le théâtre d'une longue et violente bataille et que cette maison du coin, complètement démolie, en avait été le centre.

— La redoute de Tarakoul, répéta le lieutenant Chokhine auquel ce nom semblait plaire. Et il ajouta en désignant les bouches d'air rectangulaires, ouvertes dans les fondations de pierre, massives et bien conservées : « Et ça, ce sont les embrasures. Vous voyez quel large rayon de tir on a sur les deux rues ! C'est comme ça qu'on a endigué l'offensive de tout un bataillon allemand. A deux, contre un bataillon ! A deux, comprenez-vous ! »

On sentait une admiration sincère, l'admiration du combattant, l'admiration d'un connaisseur dans la voix un peu rauque du lieutenant, vieux routier qui, faisant sa troisième guerre, n'était nullement enclin à tomber en extase. Il était le chef d'une section d'éclaireurs. Je me remémorai alors jusque dans ses moindres détails l'histoire de cette maison-redoute, telle qu'elle m'avait été contée à Stalingrad par plusieurs personnes déjà ; une histoire extraordinaire, incroyable presque, et cependant vraie ; car c'est l'une des pages typiques de la pénible et héroïque épopée de Stalingrad.

Deux mitrailleurs, vieux amis qui dormaient dans un même abri, mangeaient à la même écuelle et fumaient le tabac d'une même blague, Tarakoul et Natchirner, avaient reçu cette mission du commandant du bataillon de mitrailleurs : aller installer des postes de mitrailleuses dans cette maison, au carrefour de deux rues dans un faubourg de la ville. Ce jour-là, on se battait dans un autre quartier, on n'attendait pas les Allemands ici, et ce poste n'était qu'une mesure de précaution.

Ayant reçu cet ordre, le calme, lent et taciturne Natchirner et le petit et remuant Tarakoul, qui ne cessait jamais de siffloter ou de fredonner, firent rapidement le

tour de la maison vide. Ils choisirent au rez-de-chaussée la pièce du coin dont les fenêtres permettaient de suivre tout ce qui se passait dans les rues aboutissant au carrefour. Ils commencèrent à démolir le poêle pour obstruer, avec les briques, toutes les fenêtres, de façon à ne laisser que d'étroites embrasures.

Natchirner, fort comme Hercule, portait les briques par paquets énormes en tâchant de ne pas trop salir le parquet et en évitant soigneusement les meubles, tandis que son ami sifflotait une chanson et posait lentement les briques en croix, de façon à les faire tenir plus solidement. On se battait à peu de distance de là. Les rues étaient désertes mais les deux amis, habitués à l'imprévu de la guerre, travaillaient sans répit, l'œil aux aguets.

La première embrasure était déjà prête. On y installa une mitrailleuse, et on allait entamer la construction de la seconde embrasure lorsque Natchirner, ayant apporté une nouvelle provision de briques, vit que Tarakoul ne travaillait plus. Collé à la mitrailleuse, il regardait intensément dans la rue. « Les Allemands ! » devina Natchirner. Il posa doucement les briques sur le parquet et regarda de derrière le chambranle. Cinq Allemands portant au cou des mitraillettes ballottées comme des saxophones, se glissaient le long des murs tout en regardant autour d'eux. Natchirner saisit son fusil. Mais Tarakoul le lui arracha des mains.

— Une patrouille ! Il ne faut pas les effrayer. D'autres viendront derrière. Laissons-les arriver, et puis on tirera dans le tas, murmura Tarakoul. Et il remit les mains sur les poignées de la mitrailleuse.

En effet, arrivés au coin, les Allemands tinrent un court conciliabule, examinèrent le carrefour et l'un d'eux fit un signe. Un groupe d'une centaine de fusiliers-mitrailleurs se montrèrent dans la rue. Eux aussi arrivèrent au carrefour et s'arrêtèrent, serrés au mur, cible comode. De nouveau ils envoyèrent en avant des éclaireurs. Mais, à ce moment-là, deux rafales ébranlèrent brutale-

ment l'air. Puis deux autres. Plusieurs Allemands tombèrent, les autres se mirent à courir. Puis ils s'arrêtèrent. Quelques-uns ouvrirent un feu de mitraillettes. Deux nouvelles rafales fauchèrent encore quelques Allemands ; les survivants se sauvèrent sans retourner la tête.

— Voilà ! tonna triomphalement Tarakoul en faisant briller le blanc jaune pâle de ses yeux de tzigane ardents. Mais Natchirner, toujours aussi calme et lent, lui montra silencieusement la carcasse d'une grande maison de pierre en face. On voyait par ses fenêtres béantes beaucoup de formes grises qui s'affairaient et se mettaient rapidement sur la défensive. En même temps, par deux rues à la fois, les Allemands affluèrent vers le carrefour en tas, par petits bonds, se serrant aux portes-cochères, se dissimulant dans les entonnoirs et derrière les poteaux télégraphiques. Ils encerclaient la maison des deux côtés.

Tarakoul resta saisi. Les Allemands étaient nombreux, et ce qui lui sembla surtout terrible, c'est qu'ils n'étaient pas seulement devant lui comme d'habitude, mais aussi des deux côtés et par derrière. Son premier mouvement fut de fuir, de fuir au plus tôt, de rejoindre les siens tant qu'il n'était pas trop tard, de s'arracher à ce demi-cercle, de se sauver et de sauver sa mitrailleuse. Mais il vit son camarade rouler, sans hâte, sa mitrailleuse dans la pièce voisine pour repousser l'attaque de flanc. Aussitôt Tarakoul se maîtrisa. Surmontant sa peur instinctive, il se colla à sa mitrailleuse et, par de brèves rafales, commença à abattre, à faucher les Allemands qui traversaient la rue. Ceux de la maison en face ouvrirent un feu furieux. Mais Tarakoul n'avait plus peur, il se sentait invulnérable derrière son mur de briques. La peur était passée. Elle avait cédé place à un sentiment de joie émue qui lui soulevait la poitrine lorsqu'il vit des dizaines d'Allemands là-bas dans la rue, courir en arrière, enjamber les cadavres, sans faire attention aux cris des blessés. Tarakoul leur tirait froidement dans le dos, et chaque

fois qu'une silhouette grise trébuchait, tombait sur le sol et se figeait, il disait :

— Voilà, voilà, voilà !

Dans la chambre voisine, c'était la mitrailleuse de Natchirner qui travaillait, car c'était bien le mot. Fidèle à lui-même, maître de lui, calme même dans les minutes les plus chaudes de la bataille, il tirait par rafales brèves, calculant ses coups, ne dépensant pas ses cartouches inutilement. Le premier, il repoussa l'attaque du côté de sa rue, et alors, avec son fusil, il vint au secours de son camarade et commença à tirer avec soin ceux de la maison en face. Ils ripostaient par des rafales de mitraillettes. La chambre s'emplissait de poussière de plâtre. Les deux mitrailleurs se couchèrent sur le sol.

Lorsque l'attaque fut repoussée et que le silence se fit, Tarakoul s'approcha de son camarade. Il était soulevé par une joie immense et par un grand sentiment de fierté. Pour la première fois il se rendait compte de ses forces, de la surabondance de ses forces, et désireux de s'épancher, il frappa à toute volée son ami dans le dos. L'autre s'écarta en silence en roulant sa cigarette, et Tarakoul remarqua alors que son ami qui, cinq minutes auparavant l'avait calmé par son sang-froid, était pâle, que ses doigts tremblaient, et que son tabac se répandait sur ses genoux.

— Qu'est-ce que tu as à te réjouir ? Ce n'est que le commencement, dit-il d'une voix égale. Puis il demanda : Tu es marié ? Tu as des enfants ?

Et de nouveau, ils se séparèrent, chacun revenu dans sa chambre, auprès de sa mitrailleuse. La prédiction de Natchirner se réalisa. Une heure après, les Allemands entreprenaient encore une attaque, suivie de deux autres, courtes mais violentes. Les mitrailleurs repoussèrent ces attaques. A chaque nouveau combat, ils redoublaient de sang-froid et d'assurance. Et chaque fois un nombre croissant de formes grises se figeaient sur le pavé en des poses de poupées cassées.

Les Allemands amenèrent des mortiers. Ils tiraient du

jardin en face, et ce feu de mortiers fut continué pendant vingt minutes. Une dizaine de mines éclatèrent dans les étages supérieurs. Dans la maison tout semblait démoli, cassé, déchiqueté et mêlé aux débris de plâtre. Mais lorsque les Allemands s'élançèrent une fois de plus à l'attaque le long des rues, de nouveau, les deux mitrailleuses crépitèrent, et deux jets de plomb mortels barrèrent le chemin aux assaillants. Les deux mitrailleurs s'étaient tapis dans un petit corridor. Dès que les mortiers se turent, ils rejoignirent leurs armes meurtrières.

Que devaient penser les Allemands? Croyaient-ils qu'ils avaient affaire à toute une garnison? Qu'ils s'étaient heurtés à un fortin camouflé? Ou le courage des deux mitrailleurs avait-il brisé l'élan offensif de tout un bataillon? Toujours est-il que les hitlériens renoncèrent à passer au moyen d'une attaque directe. Ils firent avancer trois canons et commencèrent à tirer sur la maison, par pointage direct. Après chaque coup de canon, Tarakoul criait à son ami :

— Vivant?

Et l'autre répondait calmement, sérieusement, comme s'il s'agissait de quelque chose de très ordinaire :

— Vivant!

Mais voilà qu'un obus pénétra dans la pièce où se tenait Natchirner. Lorsque le fracas de l'explosion s'apaisa, Natchirner ne répondit pas à l'appel. Tarakoul se précipita vers son ami. Le mitrailleur géant gisait parmi les pierres écroulées, écartant ses deux jambes blessées. Compriment la douleur, se mordant les lèvres, il laissa tomber à travers ses dents serrées :

— Blessé...

« Que faire? » Cette idée passa rapidement dans l'esprit de Tarakoul. Il restait seul, seul contre tout un bataillon allemand. Mais il réfléchissait à sa situation calmement, sans l'ombre de la peur. L'instant d'après, il portait son ami en bas, dans la cave. Il y transporta aussi les mitrailleuses et les munitions. Il les installa exactement

comme c'était là-haut, en passant leurs canons par les bouches d'air rectangulaires.

A ce moment tonnèrent des explosions qui ébranlèrent et firent trembler toute la maison. Plusieurs bombes aériennes éclataient. Les Allemands avaient appelé des avions à la rescousse. La maison fut détruite, des monceaux de briques et de blocailles encombrèrent la cave, mais les voûtes massives de la cave avaient résisté. Le mitrailleur Tarakoul et son camarade blessé étaient ensevelis vivants, sous les débris, et isolés du monde par l'éboulement. Revenu à lui, Tarakoul se sentit heureux de cette circonstance. Maintenant, il n'avait plus à craindre d'agression par derrière. Des monceaux de décombres le protégeaient des obus. Lorsque les Allemands marchèrent une fois de plus à l'attaque, le feu des deux mitrailleuses les refoula encore. Enfois sous les gravats, Tarakoul et son ami blessé continuaient à tirer, et lorsque le blessé perdait connaissance, Tarakoul, atteint lui-aussi, mais légèrement, courait d'une mitrailleuse à l'autre, balayant les deux rues.

Plus tard, lorsqu'il se remémora ces heures passées dans la cave, il fut incapable de dire pendant combien de temps avait continué cette lutte inégale, sans précédent. Il ne se souvenait que d'une chose : d'avoir fait marcher les deux mitrailleuses sans rien voir devant lui sauf les deux rues qui se croisaient, et sans penser à autre chose qu'à ceci : c'étaient des rues de Stalingrad qu'il fallait garder à tout prix. Il tira jusqu'au moment où il entendit quelque part au loin crier « hourra », clameur qui approchait et prenait de plus en plus de force ; jusqu'au moment où, sur les débris du trottoir asphalté marchèrent lourdement les pas de l'infanterie rouge passée à l'offensive : jusqu'au moment où il vit par les bouches d'air des capotes familières, couleur de sable. Il abandonna alors sa mitrailleuse et se prit à secouer son ami blessé, lui criant à l'oreille ce seul mot :

— Les nôtres ! Les nôtres ! Les nôtres !

Lorsque l'élément de Mokhov eut nettoyé toute la rue, il fallut déblayer longtemps et, même, faire sauter les pierres pour retirer des décombres les deux héros. Ils furent délivrés au bon moment, quelques minutes avant une contre-attaque allemande. Natchirner fut transporté à l'hôpital. Quant à Tarakoul, il s'arracha des mains de l'infirmière qui pansait sa blessure, saisit son fusil et se précipita dans un nouveau combat.

La rue resta entre nos mains, et quelqu'un donna le nom de « redoute de Tarakoul » aux ruines de la maison qui s'élevait au carrefour. Et ce nom lui est resté.

— Savez-vous qu'il faudrait entourer cet endroit d'une clôture et mettre une plaque disant l'exploit des deux combattants soviétiques? Il faut que tout le monde, en passant, regarde et s'étonne ! disait le lieutenant Chokhine. Mais, tout de suite après, il sourit et se fit à lui même cette objection : — Projet absurde ! Il faudrait dresser un trop grand nombre de monuments à Stalingrad, à chaque rue, à chaque ruelle. Non, il vaut mieux que nous bâtissons ici de belles maisons neuves pour qu'on y demeure commodément, confortablement, tout à son aise, et que les gens qui habiteront ici songent à nous avec un bon sentiment.

Boris POLEVOÏ.

CINQ ANNÉES DE RÉSISTANCE MORALE.

L'UNIVERSITÉ DE FRANCE.

Il n'est pas temps encore de retracer toute l'action de l'Université de France pendant ces années de désastre, d'oppression et de résurrection. «Le dernier coup de fusil n'est pas tiré» et la liste n'est pas close des morts et des torturés; comme toute la France, l'Université a devant elle de lourdes tâches de guerre, des angoisses et des deuils.

Pensons à tous ces prisonniers ou déportés, écoliers, étudiants, maîtres, professeurs de lycées, de Facultés, de grands établissements scientifiques, qui souffrent dans les camps ou les villes de détention, hommes et femmes, jeunes hommes ou vieillards. Combien nous reviendront? En quel état? Avec quelle force de travail? Quand ils seront là, nous témoignerons, devant eux, de ce que nous aurons fait, nous aussi; peut-être, alors, leurs souffrances ne nous accuseront pas.

Comment d'ailleurs, sans injustice, isoler un groupe dans la Nation? Dire les actes des uns, non ceux des autres, quand, simples ou sublimes, ces actes sont l'accomplissement d'un devoir commun, égal pour tous. Les devoirs accomplis ne se comparent pas, ils s'additionnent.

L'Université de France avait fait son devoir en 1914-1918, au feu où elle a perdu tant de ses jeunes hommes, tant de ses espoirs, dans l'effort industriel de guerre, dans la tâche de direction nationale. Elle l'a fait, elle

le poursuit, dans cette guerre. Mais en 1914, la lutte était fière, dans la clarté, la liberté et la justice, unanime; le danger n'était que dans la bataille ou dans l'excès des tâches surhumaines; il atteignait les corps, non les âmes. L'horreur de cette guerre, horreur concertée par les uns, acceptée et accrue par les autres, c'est d'être depuis 1940 un effort dans la nuit, l'incertitude et le soupçon, sous des oppressions conjuguées, dans la trahison politique et la démoralisation voulue, dans l'abjection policière et sous l'hégémonie du crime. Cette fois, l'Université, éducatrice des esprits et des âmes menacées autant que les corps, avait des tâches morales particulières. Nous pouvons ici apporter, du dedans, notre témoignage sur la tenue morale dont l'Université de France a fait preuve pour le salut commun de la Nation.

*
* *

Dès le printemps de 1939, l'Université s'était préoccupée d'assurer dans la guerre la continuité de son action. Des projets avaient été envisagés pour le repli des centres universitaires; certains ont été réalisés pour l'Alsace, le Nord, quelques établissements parisiens; mais il n'y eut là ni plan gouvernemental d'ensemble, ni vue hardie. Une proposition de transfert de toute l'Université de Paris assez loin dans le Centre, en Corrèze, réalisable à un moment où on pouvait disposer de moyens de transport et multiplier les baraquements, dépassait évidemment les bornes de l'imagination administrative ou gouvernementale; on ne s'y est pas arrêté; elle aurait pu garantir bien des activités, éviter des affolements, sauver des hommes et peut-être aider à faire, dans la zone « libre », contrepoids aux hontes de Vichy.

Déclaration de guerre : nos hommes partent, instituteurs, étudiants, professeurs, à leur poste de soldats ou d'officiers. Ceux qui restent regrettent que l'on n'ait pas davantage recours à eux pour assurer des services

militaires où ils pourraient remplacer de plus jeunes ou de plus valides ou employer leurs connaissances spéciales, leurs habitudes et leurs méthodes de travail. L'expérience en avait été faite à l'autre guerre avec un certain succès dans les services des Inventions et des Fabrications de guerre, comme pour l'administration économique ou les relations extérieures. Ce succès même aurait-il inquiété des compétences plus « régulières » ? Ou pensait-on avoir trop d'hommes ? Ces regrets s'éteignirent dans le désenchantement de la « drôle de guerre », où l'inaction militaire épuisait les énergies, où l'inoccupation sans travail d'entraînement, redoutable complice de l'ennemi, semble à distance la préparation du désordre et des fléchissements de juin 1940. Dans les dépôts de l'intérieur ou derrière la ligne Maginot, les nôtres s'inquiètent de ne pouvoir réaliser cette union confiante indispensable entre les soldats de la Nation et les cadres militaires professionnels, entre la troupe et le commandement, union si facile dans l'action, si difficile dans cette situation de civils en uniforme.

Au milieu de ce malaise qui gagne, l'Université se cramponne à ses fonctions propres ; l'enseignement sera assuré, les professeurs se chargent au besoin de deux services, les femmes remplacent les hommes dans les classes d'école et les chaires de lycée, on s'arrange des locaux que le Service militaire de Santé n'a pas réquisitionnés ; les laboratoires et instituts dont les recherches ou les ressources peuvent intéresser la guerre fonctionnent en liaison avec les services de l'armée ; des équipes de traducteurs civils sont organisées pour l'information interne et externe ; des missionnaires universitaires partent pour l'Étranger dont certains ne reviendront plus, morts en service comme Hackin en Orient ou Focillon en Amérique. En même temps, la recherche et la publication scientifiques, inséparables de l'Université, continuent activement, soit pour assurer les progrès de la science les plus indispensables à la poursuite de la guerre (fabri-

cations et opérations, santé militaire et civile, alimentation rationnelle du pays que l'occupant saura si rationnellement réduire), soit pour attester aux pays étrangers l'inaltérable attachement de la France aux travaux de la pensée.

Le printemps de 1940 apporte d'autres tâches. Bien avant l'exode désastreux de juin, les flots successifs des réfugiés de l'Est et du Nord, Belges ou Français, passaient vers l'Ouest, le Centre, le Sud, et partout le premier recours des municipalités et des préfectures, surprises et débordées, était l'école, le lycée et le personnel universitaire. Les institutrices ont été en cent endroits admirables de dévouement et d'ingéniosité; à Paris, où aboutissaient tant de trains de misère et d'effroi, je sais l'effort du personnel enseignant ou administratif, surtout des femmes, revenant au lycée après la lourde journée de classes et là s'emparant de toutes les besognes: secrétaires, blanchisseuses, comptables, nurses, cuisinières, serveuses, laveuses de vaisselle, infirmières, filles de chambre, et par dessus tout cela consolant ces affligés, rassurant ces terrifiés d'atroces bombardements, rouvrant quelque espérance à ces désespérés, vraies citoyennes de cette cité fraternelle que veut être la France.

*
* *

Juin 1940. Depuis quelques semaines, les études se désorganisaient. On s'était efforcé de faire, tant bien que mal, passer ce qu'on avait pu d'examens et de concours. Ne rions pas! Ce n'était pas manie d'examens: ces épreuves de mai-juin 1940 ont ouvert la carrière à bien de jeunes techniciens ou enseignants qui nous seront indispensables demain et dont beaucoup, officiers de vingt ans des F.F.I., ou médecins du maquis, n'ont pas attendu demain pour servir la Nation.

L'Université reste sans direction; elle aurait pu aider à encadrer la Nation désorientée; on ne lui a rien ordonné, ni permis. Et nous demandions des ordres de maintien à

nos postes ou de repli méthodique : les réponses téléphoniques se contredisaient de jour en jour, d'heure en heure, et l'Université s'est trouvée annihilée, comme le reste, dans le démoralisant gâchis des jours d'exode.

Puis le coup de massue, l'armistice. Il est difficile de dire combien de temps l'Université en général en resta écrasée. Mais, dès la fin de juillet, des centres d'examen et de préparation se reconstituaient en province pour terminer l'année interrompue, et, au hasard des rencontres pendant les « drôles de vacances », des universitaires commençaient, dans les deux zones, à répandre et à commenter, à faire vivre le magnifique appel lancé de Londres par le général de Gaulle.

A Vichy même, quelques éléments administratifs de bonne trempe, échappant à la contagion des abandons et des conversions politiques, essayaient de rétablir un fonctionnement régulier, sinon normal, de l'enseignement.

Mais c'était aussi le moment où politiques et militaires de réaction s'efforçaient de rejeter sur l'École primaire la responsabilité de l'écrasement, et par l'École sur l'Université entière et sur la culture même de l'esprit : suite des vieilles haines, prélude aussi d'une offensive que développa le gouvernement de Vichy.

*
* *

Cependant, le travail de réflexion allait son train comme les événements. Quand, vers la fin de septembre 1940, les groupements universitaires se retirèrent, des sentiments communs, déjà, se dégagèrent et des devoirs se dessinaient.

Sentiment d'abord d'une honte faite à la France et qui devait être effacée de son front, honte d'avoir fléchi, d'avoir laissé une défaite se transformer en débâcle, d'avoir toléré qu'on livrât tant d'hommes, tant de forces, dans l'absurde illusion que le désastre s'arrêterait devant ce sacrifice ou cet abandon. Sentiment aussi que, si bien

des âmes restaient engourdies dans l'égoïste répit de la suspension d'armes et de l'occupation partielle, les nôtres gardaient vivantes l'inquiétude des desseins futurs du tyran accepté, la mémoire douloureuse des prisonniers, la volonté de reprendre la lutte interrompue, l'acceptation des sacrifices différés; nous nous sentions, comme les chevaliers humiliés et farouches de Hugo,

l'âme pleine

De ce regret amer qui se change en courroux.

Sentiment enfin que si le drapeau avait échappé à des mains débiles ou incertaines, des mains plus fortes et plus pures l'avaient déjà relevé, que l'appel au drapeau reprenait un sens. Naturellement on nous a sur-le-champ baptisés «gaullistes»; au sens de Vichy c'était une injure et une menace; ailleurs c'était au moins un blâme, comme pour des «séparatistes» et d'imprudentes têtes brûlées. Pour la plupart d'entre nous cela n'avait guère de signification : nous allions au drapeau, tout simplement.

Des devoirs qui s'imposaient, le premier était, suivant la claire et rigoureuse formule que nous en a donnée plus tard une belle lettre de soldat, de « ne pas nous résigner à la défaite ». Il fallait pour cela lutter en nous-mêmes, autour de nous, partout, contre les doutes des sages avertis, des prudents réalistes, plus exactement lutter contre les peurs, effet et terrain d'élection de la propagande ennemie et de la collaboration perfide. L'Université a mené avec toute sa vigueur critique ce combat contre les peurs.

Dans un pays dont la vie moderne est sortie des révolutions politiques et sociales de 1789, 1830, 1848, 1870-71, dont la conscience nationale s'est manifestée tour à tour dans les volontaires de 1792, dans la résistance à l'Allemand des insurgés de 1871 et dans les volontés d'union sacrée de 1914-1918, il est étrange que la peur des idées sociales ou des formes politiques nouvelles puisse paralyser une action qui devrait être unanime.

Agitez cependant quelque épouvantail, murmurez quelque épithète sinistre, et voilà l'opinion en alarme, le pays partagé : l'ordre établi cherche n'importe où protection contre on ne sait trop quoi. On disait jadis : « partageux, communards, socialistes » et on agitait piques, bonnets et drapeaux rouges ; on a crié depuis « bolchevik » et on a placardé sur tous les murs l'homme au couteau entre les dents. Savamment provoquée et exploitée du dedans et du dehors, la terreur du bolchevisme a conduit la France, et d'autres aussi, aux tendresses pour Mussolini, pacificateur des usines, à l'acceptation de la guerre éthiopienne, prélude des brigandages nazis en Europe, et de l'intervention germano-italienne en Espagne, premier essai de la guerre de l'Axe. Chez nous, cela a abouti à Vichy, en attendant Montoire, et à la collaboration avec l'Allemagne anti-communiste, au moment même où celle-ci pactisait avec le gouvernement communiste de Russie. Tant d'illogisme dans l'idéologie pouvait frapper les yeux les moins ouverts ; la collaboration en paraissait moins séduisante ; nos milieux universitaires ont, avec succès, démontré le mensonge. Naturellement, encore, l'Université, déjà convaincue de « gaullisme » a été déclarée « communiste » ; je serais bien embarrassé de dire dans quelle mesure cette épithète lui serait applicable : mais l'Université est Française et libre ; elle l'est restée toujours à travers les accablantes années d'armistice et d'occupation ; elle n'a peur ni des mots, ni des idées ; elle veut regarder en face les doctrines, comme les faits ; elle ne connaît comme adversaires dans le combat pour la Patrie que l'envahisseur et ses complices, dans le combat pour la civilisation que le barbare et ses bourreaux. Si la pensée française a retrouvé sur ce plan la lucidité et l'équilibre compromis par l'influence abêtissante des propagandes naziste, fasciste, vichyste, c'est en bonne partie à la critique universitaire qu'elle le doit.

Il y avait d'autres peurs encore, plus immédiates : peur de l'abandon, de l'isolement, de l'impuissance. Pendant

des semaines, après Dunkerque, on a crié à la trahison anglaise et annoncé la paix anglo-allemande conclue « sur notre dos » aux dépens de nos territoires de France et d'outre-mer. Il a fallu, avec quelle peine ! s'informer et informer sur Dunkerque et Mers-el-Kébir. La sauvagerie renouvelée des attaques aériennes allemandes et l'admirable résistance morale de l'Angleterre, l'échec des tentatives de débarquement de septembre et la courageuse ironie dont les autorités anglaises les accueillaient nous ont singulièrement aidés à refaire dans les cœurs l'alliance franco-anglaise. Il ne faudra pas oublier, jamais, ce que ce raidissement de l'Angleterre pour sa liberté contre toutes ses douleurs, type de courage national, a été pour le salut de la France et de l'Europe et pour la reprise de conscience et de confiance de notre pays.

Pour les États-Unis nous ne fûmes pas aussi vite armés de preuves à opposer aux propagandes décourageantes, dénigrantes, railleuses. Mais nous avons le souvenir du sursaut de l'Amérique après le crime du *Lusitania* : cette vigueur ne pouvait pas être sans lendemain : nous avons l'exemple du président Wilson et du secours à la France de La Fayette; aucune maladresse politique, si habilement exploitée qu'elle fût, ne pouvait rompre la force de ce lien dans un danger suprême.

Nous disions encore, à nous-mêmes et autour de nous, la nécessité que les agressions allemandes se succédant contre Autriche, Tchécoslovaquie, Pologne, Hollande, Belgique, France, Angleterre, éveillent les craintes de l'Amérique et la jettent dans la lutte avant que l'Europe ne soit nazifiée. Et plus d'un parmi nous, sans trop oser le dire contre les apparences, pensait que l'attitude mystérieuse de la Russie finirait bien par se résoudre de même. Comment d'ailleurs ne pas escompter une provocation ou une maladresse allemande d'un côté ou de l'autre ? Cela n'a pas manqué.

Quant à la France, elle était épuisée, moins cependant en 1940 qu'on ne voulait le dire; et l'on ironisait à bon

compte, quand nous parlions de reprise de la lutte armée, sur les fourches et les faux dont nous irions sans doute, tels jadis les Chouans, attaquer l'Allemand dans ses chars. Les maquis devaient répondre plus tard et les barricades parisiennes, avec les rares armes sauvées, celles des *containers* parachutés et celles qu'on enleva à l'ennemi. Mais, dès 1940, l'on pouvait se rappeler, et nous rappelions 1915, le manque mortel de matériel et de munitions et le réveil rapide en France de l'industrie de guerre. Si la supériorité en matériel de l'Allemagne était évidente, une lutte de production n'était-elle pas possible pour d'autres comme elle l'avait été pour nous? Et ne pourrions-nous pas encore y prendre part nous-mêmes en quelque coin de ce qui nous restait de terres françaises? À la Noël de 1944, nous reposons la même question, avec la même foi et la même insistance : pourquoi tarder à remettre la France à sa tâche de guerre, à l'usine comme au front?

*
* *

L'examen critique que nos habitudes de travail universitaire nous imposaient, et qui s'imposait lentement autour de nous, ne se muait pas encore en espérance, mais la métamorphose se préparait. Et si des sages, forts des leçons de l'histoire dont ils oubliaient les plus récentes, nous disaient : « Prenez garde de prendre vos désirs pour des réalités », c'est qu'ils ne voyaient pas que l'expression même, avouée, presque publique, ardente, de nos réflexions, de nos désirs, était déjà une réalité, la conscience reprise du devoir d'espérance.

Oui, l'Université s'est fait de l'espérance un devoir, à remplir gravement, en pleine conscience, dans l'enthousiasme de l'imagination et de l'effort, sans rêves illusoire. Après l'armistice, il restait à la France une demi-liberté dans une partie de son territoire. La ligne de démarcation qui limitait l'esclavage n'était pas, à y bien penser, la

concession généreuse d'un vainqueur ne prenant que l'utile, mais l'aveu d'une impuissance à maîtriser d'emblée tout le pays : il serait plus sûr de le diviser d'intérêts et de souffrance pour noyer ses ressentiments et briser d'avance ses efforts, et la division morale et politique que créait, pour s'y loger plus à l'aise la dictature, par là vraiment impie, de Vichy, devait parfaire ce plan. Pourtant l'union redoutée, l'unité nationale, pouvait se refaire : pendant quatre ans l'Allemand n'a pas cessé de la redouter ; elle s'est faite clandestinement un peu partout ; les maquisards et les F.F.I. l'ont cimentée de leur sang. Avions-nous tort de l'espérer en la préparant nous aussi, les universitaires, par nos amitiés, nos messages déguisés, nos voyages officiels ou secrets ?

De vraisemblance logique, de croyance raisonnée, l'aide anglaise était devenue une espérance précise puisque le mot d'ordre du général de Gaulle, parti de Londres, en juin, avait pu s'y répéter, que des Français, évadés de leur pays devenu prison, allaient se grouper autour du général, s'instruisaient, s'organisaient, s'armaient, que chaque jour, à travers les brouillages savants ou brutaux, la « France Libre » diffusait de Londres à nos âmes angoissées, garrottées, ce merveilleux réconfort des informations et des avis recueillis en sourdine, répétés de bouche à oreille, colportés, commentés, faussés parfois, mais toujours occasion d'action, d'appel, d'élan.

Sans effusion mystique, sans étalage oratoire, notre espérance s'affirmait ouvertement sous des formes plus générales et plus hautes : notre expérience historique et morale venait parfaire nos constatations pour nous permettre d'assurer que la liberté triompherait, comme la justice en 1918, parce qu'elle donne à ses défenseurs une force durable et toujours renaissante. Dès la fin de 1940 se levait parmi les universitaires, professeurs et étudiants, une immense espérance dont l'élan rejoignait dans l'action l'espérance et l'expérience de combat des milieux ouvriers.

*
* *

L'action, commencée de bonne heure par les universitaires, ne s'est pas interrompue avant la libération; beaucoup y ont été engagés dangereusement, histoire qu'il n'est pas encore temps d'écrire; mais cette action a été soutenue d'une résistance morale qui vaut d'être dite.

L'Université s'est trouvée pendant quatre ans soumise à deux dangers : l'Allemand et les hommes de Vichy. Elle a réussi pratiquement à ignorer l'occupant; devant ses essais de pénétration, d'organisation combinée, elle n'a rien accepté, rien cédé; quelques exceptions individuelles ne déshonorent que ces individus. Par contre, il y a eu partout, de la classe d'école à la leçon de Sorbonne, entre les élèves et les maîtres, une véritable communion dans la résistance et l'espoir : un mot, une allusion, un ton de voix scellaient cette généreuse complicité. Quelques dénonciations, peu nombreuses; notre jeunesse n'a pas été gagnée par la fièvre de délation qui a sévi ailleurs.

L'occupant a cruellement persécuté les étudiants et même les lycéens; les maîtres n'ont pas été épargnés. Pendant les six premiers mois de 1944, il y a eu 895 arrestations d'universitaires, dont 700 instituteurs, mais aussi des professeurs d'Université et de hauts fonctionnaires administratifs. Des motifs de leur arrestation nous n'avons jamais su grand'chose; du sort d'un grand nombre, qui ont été déportés, nous ne savons plus rien. Nous savons, hélas! trop de morts d'universitaires tués en France comme l'ardent Jacques Decourdemanche, professeur au Lycée Rollin, fusillé à Paris, ou la douce Madeleine Michelis, jeune professeur au Lycée de filles d'Amiens, assassinée, à Paris, par la gestapo dans une cellule du Lycée Montaigne.

Le service du travail obligatoire dans les usines d'Allemagne, Autriche ou Pologne, pour remplacer les ouvriers allemands envoyés au front, menaçait particulièrement

les étudiants. Partout, administrateurs et professeurs se mirent à l'œuvre pour aider leurs élèves à se disperser en province, à s'embaucher dans les fermes, à se cacher à Paris ou à passer au maquis. Certains de nos jeunes hommes ont pu gagner l'Afrique pour aller, avec des aînés comme Piobetta ou Berthold-Mahn, combattre et mourir, dans les rangs français, en Italie.

L'enseignement français a réalisé pendant l'occupation la vieille formule de l'Université au Moyen Age, « Université des maîtres et des étudiants », une et indivisible dans la résistance comme dans la souffrance.

Le gouvernement de Vichy, rabatteur et complice de l'occupant, infligeait à l'Université d'autres dommages : sabotage des programmes, des horaires, des livres scolaires, révocations, rétrogradations, déplacement de maîtres irréprochables. Il avait repris les accusations de 1940 contre les tendances morales et politiques de l'École ; et il a essayé de découronner l'École primaire par la suppression des Écoles normales, d'orienter politiquement l'enseignement secondaire en introduisant dans les classes supérieures des lycées des enseignants qui lui avaient donné des gages, d'imposer dans certaines Facultés des professeurs indésirables. Quelques universitaires égarés se sont succédé à la tête des services de l'Éducation nationale et portent maintenant la lourde responsabilité d'erreurs funestes, qui n'étaient pas toujours d'intention mauvaise, mais ce n'est pas un universitaire qui, pendant les deux dernières années de la dictature déclinante du maréchal, s'est livré à la plus active besogne de désorganisation de l'Université : une bande, formée autour d'un homme de lettres méprisable, a pu se créer une clientèle qu'elle a tenté d'installer en des postes notables des divers ordres d'enseignement ; elle n'a pas réussi à entamer l'Université qui, à tous les degrés, s'est toujours détournée d'elle et n'a voulu ni la connaître, ni lui céder. Le plus clair résultat de l'action de cette poignée de misérables a été de développer dans l'Université un mouvement ardent

de libération, qui s'est exprimé par la constitution du Front National Universitaire : les tendances politiques et philosophiques les plus diverses se sont rencontrées là pour la défense de la tenue morale et de la liberté professionnelle des enseignants.

*
* *

Quel universitaire nous pardonnerait si nous paraissions lui faire un mérite de n'avoir pas cédé à l'esprit de combinaison et de lucre que les conditions matérielles de la vie ont si laidement propagé dans trop de milieux? L'Université n'a jamais transigé avec le devoir de dignité.

Il est vrai que les enseignants n'ont pas de produits ni de services à vendre, et leurs traitements ne leur permettent guère d'acheter; mais combien d'intermédiaires ont trafiqué avantageusement sans avoir à eux marchandises ou argent? Manque d'habileté ou excès de scrupule, les universitaires ne sont pas de cette corporation.

*
* *

Persister, c'est encore résister. L'Université a persévéré pendant plus de cinq ans à enseigner, à travailler, à chercher, à publier. Elle a persisté dans sa tâche et sa méthode d'éducation de la liberté humaine par la liberté de l'examen et de la critique, de la dignité humaine par la foi dans l'humanité, de l'esprit humain par le respect et la pratique du travail et des œuvres de l'esprit. Elle n'a accepté ni mot d'ordre, ni dogme imposé, ni orgueil de clan, ni mépris de race. Elle a, sans bruit, modestement, accompli son devoir national et humain, « dans l'honneur » vraiment et pour l'honneur.

Mario ROQUES.

ARISTOTÉLISME ET PLATONISME

DANS LA PHILOSOPHIE DU MOYEN ÂGE.

(FIN.)

Mais ces preuves-là ne disent pas grand'chose à l'esprit du platonicien médiéval. Une bonne démonstration doit être construite tout autrement. Elle ne doit pas partir du monde matériel et sensible : pour le platonicien, en effet, il *est* à peine, il n'est que dans la mesure très faible où, d'une manière très lointaine et très imparfaite, il reflète quelque chose de la splendeur et de la gloire de Dieu ; dans la mesure même où il en est un symbole. Concevoir Dieu comme créateur du monde matériel, éphémère et fini, pour le platonicien c'est le concevoir d'une manière très pauvre, trop pauvre.

Non, c'est sur des réalités beaucoup plus profondes, plus riches et plus solides que doit se fonder une démonstration digne de ce nom, c'est-à-dire sur la réalité de l'âme ; ou sur celle des idées. Et comme les idées ou leurs reflets se retrouvent dans l'âme, on peut dire que pour le platonicien médiéval l'*Itinerarium Mentis in Deum* passe toujours par l'âme.

Une preuve platonicienne, c'est la preuve par les degrés de perfection, preuve qui du fait de ces degrés conclut à l'existence de la perfection suprême et infinie, mesure et source de la perfection partielle et finie.

Une preuve platonicienne, c'est la preuve que j'ai déjà mentionnée, par l'idée de la vérité, preuve qui de l'existence de vérités fragmentaires, particulières et partielles,

conclut à celle d'une vérité absolue et suprême, d'une vérité infinie.

Perfection absolue, vérité absolue, être absolu : pour le platonicien c'est ainsi que l'on conçoit le Dieu infini.

D'ailleurs, nous enseigne saint Bonaventure, on n'a pas besoin de s'arrêter à ces preuves « par degrés » : le fini, l'imparfait, le relatif impliquent directement (dans l'ordre de la pensée comme dans celui de l'être) l'absolu, le parfait, l'infini. C'est pour cela justement que, tout finis que nous soyons, nous pouvons concevoir Dieu et, comme nous l'a appris saint Anselme, démontrer l'existence de Dieu à partir de son idée même : il suffit d'inspecter, en quelque sorte, l'idée de Dieu que nous trouvons dans notre âme pour voir immédiatement que Dieu, perfection absolue et suprême, ne peut pas ne pas être. Son être, et même son être nécessaire, est en quelque sorte inclus dans sa perfection qui ne peut être pensée comme non-existante.

Concluons donc : la primauté de l'âme, la doctrine des idées, l'illumination qui supporte et renforce l'innéisme de Platon, le monde sensible conçu comme un pâle reflet de la réalité des idées, l'apriorisme, et même le mathématisme — voilà un ensemble de traits qui caractérisent le *Platonisme médiéval*.

Tournons-nous maintenant vers l'Aristotélisme.

J'ai déjà dit que le Platonisme du Moyen Age, celui d'un saint Augustin, d'un Roger Bacon ou d'un saint Bonaventure, n'était pas, il s'en faut de beaucoup, le platonisme de Platon. De même, l'Aristotélisme, même celui d'un Averroès et, *a fortiori*, celui d'un Avicenne ou, pour ne parler que des philosophes du Moyen Age occidental, l'Aristotélisme de saint Albert le Grand, de saint Thomas ou de Siger de Brabant n'était pas, non plus, celui d'Aristote.

Ceci, d'ailleurs, est normal. Les doctrines changent et se modifient au cours de leur existence historique : tout

ce qui vit est soumis au temps et au changement. Les choses mortes et disparues seules restent immuablement les mêmes. L'Aristotélisme médiéval ne pouvait être celui d'Aristote, ne fût-ce que parce qu'il *vivait* dans un monde différent : dans un monde dans lequel, ainsi que je l'ai dit plus haut, on *savait* qu'il n'y avait et ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu.

Les écrits aristotéliens arrivent en Occident — d'abord par l'Espagne, en traductions faites sur l'arabe, puis en versions faites directement sur le grec, — au cours du XIII^e siècle. Peut-être même vers la fin du XII^e.

Dès 1210, en effet, l'autorité ecclésiastique interdit la lecture — c'est-à-dire l'étude — de la physique d'Aristote. Preuve certaine qu'elle était connue depuis un temps suffisamment long déjà pour que les effets néfastes de son enseignement se fassent sentir.

L'interdit est resté lettre morte : la diffusion d'Aristote va de pair avec celle des écoles, ou plus exactement, avec celle des Universités.

Ceci nous révèle un fait important : le milieu dans lequel se propage l'Aristotélisme n'est pas le même qui absorbait les doctrines platoniciennes de l'Augustinisme médiéval ; et l'attrait qu'il exerce n'est pas le même non plus (1).

L'Aristotélisme, ai-je dit tout à l'heure, se propage dans les Universités. Il s'adresse à des gens avides du *savoir*. Il est *science* avant d'être autre chose, avant même d'être philosophie, et c'est par sa valeur propre de *savoir scientifique*, et non par sa parenté avec une attitude religieuse, qu'il s'impose.

Bien au contraire : l'Aristotélisme apparaît tout d'abord comme incompatible avec l'attitude spirituelle

(1) Cf. G. ROBERT, *Les écoles et l'enseignement de la théologie pendant la première moitié du XII^e siècle*, 2^e éd., Ottawa — Paris, 1933.

du bon chrétien comme du bon musulman ; et les doctrines qu'il enseigne — l'éternité du monde, entre autres — paraissent nettement contraires aux vérités de la religion révélée (1), et même à la conception fondamentale du Dieu-créateur. Aussi comprend-on fort bien que l'autorité, ou que l'orthodoxie religieuse ait partout condamné Aristote. Et que les philosophes du Moyen Age aient été obligés de l'interpréter, c'est-à-dire de le repenser dans un sens nouveau, compatible avec le dogme religieux. Effort qui n'a que partiellement réussi à Avicenne (2), mais qui a brillamment réussi à saint Thomas : aussi Aristote, christianisé en quelque sorte par saint Thomas, est-il devenu la base de l'enseignement en Occident.

Mais revenons à l'attitude spirituelle de l'aristotélisme : j'ai dit qu'il est poussé par le désir du savoir *scientifique*, par la passion de l'étude. Mais ce n'est pas son âme, c'est le monde qu'il étudie — physique, sciences naturelles... Car le monde, pour l'aristotélicien, ce n'est pas le reflet à peine consistant de la perfection divine, livre symbolique dans lequel — et encore bien mal ! on peut déchiffrer la gloire de l'Éternel ; le monde s'est, en quelque sorte, solidifié. C'est un « monde », une *nature*, ou un ensemble, hiérarchisé et bien ordonné, de *natures*, ensemble très stable et très ferme et qui possède un être propre ; qui le possède même *en propre*. Sans doute, pour un aristotélicien médiéval, cet être est-il dérivé de Dieu, causé par Dieu et même créé par Dieu ; mais cet être que Dieu lui confère, une fois reçu, le monde, la nature, la créature, le possède. Il est à elle, il n'est plus à Dieu.

(1) L'Aristotélisme, à vrai dire, est incompatible avec la notion même de la religion révélée.

(2) Il se peut, d'ailleurs, que la doctrine vraie, ésotérique, et soigneusement cachée au vulgaire, d'Avicenne — et il en est de même en ce qui concerne Farabi — soit aussi irrégulière, et même anti-religieuse, que celle d'Averroès.

Sans doute ce monde, — et les êtres de ce monde, — est-il mobile et changeant, soumis au devenir, à l'écoulement du temps : sans doute s'oppose-t-il par là même à l'être immuable et supratemporel de Dieu ; mais tout mobile et temporel qu'il soit, le monde n'est plus éphémère et sa mobilité n'exclut aucunement la permanence. Bien au contraire : on pourrait dire que, pour l'aristotélicien, plus ça change, plus c'est la même chose ; car si les individus changent, paraissent et disparaissent dans le monde, le Monde, lui, ne change pas : les *natures* restent les mêmes. C'est même pour cela qu'elles sont des *natures*. Et c'est pour cela que la vérité des choses est en elles.

L'esprit de l'aristotélicien n'est pas, comme celui du platonicien médiéval, tourné spontanément vers lui-même : il est naturellement braqué sur les choses. Aussi ce sont les choses, l'existence des choses, qui est ce qu'il y a de plus sûr pour lui. L'acte premier et propre de l'esprit humain n'est pas la perception de soi-même ; c'est la perception d'objets naturels, de chaises, de tables, d'autres hommes. Ce n'est que par un détour, une contorsion, ou un raisonnement, qu'il arrive à se saisir et à se connaître lui-même.

L'aristotélicien *a*, sans doute, une âme ; mais certainement il *n'est pas* une âme. Il est *un homme*.

Aussi à la question socratique, à la question : que suis-je ? c'est-à-dire : qu'est-ce que l'homme ? donnerait-il une réponse tout autre que ne l'a fait le platonicien. L'homme *n'est pas* une âme enfermée dans le corps, âme immortelle dans un corps mortel : c'est là une conception qui, selon l'aristotélisme, brise l'unité de l'être humain ; l'homme est un *animal rationale mortale*, un animal rationnel et mortel.

Autrement dit, l'homme n'est pas quelque chose d'étranger et — en tant qu'âme — d'infiniment supérieur au monde ; il est une *nature* parmi d'autres natures, une nature qui, dans la hiérarchie du monde, occupe

une place à elle. Une place assez élevée sans doute, mais qui se trouve cependant *dans le monde*.

Autant la philosophie du platonicien est centrée sur la notion d'*âme*, autant celle de l'aristotélien est centrée sur celle de *nature*. Or, la nature humaine embrasse son corps autant qu'elle embrasse l'âme ; elle est l'unité des deux. Aussi les actes humains sont-ils tous, ou presque, des actes mixtes ; et dans tous, ou presque — je reviendrai tout à l'heure sur l'exception — le corps intervient comme un facteur intégrant, indispensable et nécessaire. Privé de son corps, l'homme ne serait plus homme ; mais il ne serait pas un ange non plus. Réduit à n'être qu'une âme, il serait un être incomplet et imparfait. Ne pas l'avoir compris c'est là l'erreur du platonicien.

D'ailleurs, qu'est-ce que l'âme ? Selon une définition célèbre, c'est la *forme du corps organisé ayant la vie en puissance* ; définition qui exprime admirablement la corrélation essentielle entre la *forme*, l'âme et la *matière*, le corps, dans le composé humain. Aussi si rien n'est plus facile pour un platonicien que de démontrer l'immortalité de l'âme, tellement elle est, dès le début, conçue comme quelque chose de complet et de parfait (1), rien n'est plus difficile pour un aristotélien. Et ce n'est qu'en devenant infidèle à l'esprit de l'Aristotélisme historique — ou si l'on préfère, en réformant et en transformant sur ce point (comme sur d'autres) l'Aristotélisme d'Aristote — en créant de toutes pièces une espèce nouvelle de formes substantielles pouvant se passer de matière que saint Thomas a pu se conformer à la vérité de la religion.

Mais revenons à l'homme et à ses actes. L'homme, nous l'avons vu, est, par sa *nature*, un être mixte, un composé

(1) Afin de lui conférer le caractère de substantialité, le platonicien médiéval en arrive à la doter d'une matière spirituelle.

d'âme et de corps. Or, tous les actes d'un être doivent être conformes à sa nature. L'acte propre de l'homme, la pensée, la connaissance, ne peut donc ne pas engager toute sa nature, c'est-à-dire son corps et son âme à la fois. Aussi, non seulement la pensée humaine se révélera-t-elle à nous comme *débutant* par la perception des choses matérielles et donc par la perception *sensible*, mais cet élément en formera un moment nécessaire et intégrant.

Pour l'Aristotélisme le domaine du sensible est le domaine propre de la connaissance humaine. Pas de sensation, pas de science. Sans doute l'homme ne se borne-t-il pas à sentir — il élabore la sensation. Il se souvient, il imagine, et par ces moyens déjà, il se libère de la nécessité de la présence effective de la chose perçue. Puis, à un degré supérieur, son intellect *abstrait* la forme de la chose perçue de la matière dans laquelle elle est naturellement engagée, et c'est cette faculté d'abstraction, la capacité de penser abstraitement, qui permet à l'homme de faire de la science et le distingue des animaux. La pensée abstraite de la science est très loin de la sensation. Mais le bien subsiste (*Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu* . . .). Aussi les êtres spirituels sont-ils inaccessibles à la pensée humaine, du moins *directement*, et ne peuvent être atteints par elle que par le raisonnement. Ceci vaut pour tous les êtres spirituels, jusques, et y compris, l'âme humaine.

Ainsi, tandis que l'âme platonicienne se saisissait elle-même immédiatement et directement, c'est par le raisonnement seulement que l'âme aristotélicienne parvient à se connaître; par une espèce de raisonnement causal de l'effet à la cause, de l'acte à l'agent. Et de même que l'âme augustinienne — image de Dieu — avait ou trouvait en elle-même quelque chose qui lui permettait de concevoir Dieu, de se former une idée — bien imparfaite sans doute et lointaine, mais quand même une idée — de Dieu, son archétype et son original, cette voie est

complètement fermée pour l'aristotélicien. C'est seulement par raisonnement, par raisonnement causal, qu'il peut atteindre Dieu, prouver et démontrer son existence.

Aussi toutes ses preuves de l'existence de Dieu sont-elles fondées sur des considérations causales et partent-elles, toutes, de l'existence des choses, du monde extérieur. On pourrait même aller plus loin : c'est en prouvant l'existence de Dieu que l'aristotélicien en acquiert la notion. C'est, nous l'avons vu, exactement le contraire pour le platonicien.

Les preuves de l'existence de Dieu de l'aristotélicien démontrent son existence en tant que cause première ou fin dernière des êtres. Et elles se fondent sur le principe de l'*ἀνάγκη στήναι*, il faut s'arrêter, c'est-à-dire sur l'impossibilité de prolonger sans fin une série causale (1), de remonter sans fin de l'effet à la cause : il faut s'arrêter quelque part, poser une cause qui, elle-même, n'est plus causée, n'est plus un effet.

On peut raisonner d'une manière analogue en construisant une série non plus de causes (efficientes), mais de fins : il faudra poser quelque part une fin dernière, une fin en soi. On peut aussi examiner certains aspects particuliers de la relation causale, partir du phénomène éminemment important du mouvement : dans l'aristotélisme, en effet, tout se meut, et rien ne se meut de soi-même, tout mouvement présuppose un moteur. — Alors, de moteur en moteur, on arrivera au dernier, ou premier, moteur immobile lequel se révélera être en même temps la fin première ou dernière des êtres ; on

(1) Il s'agit bien entendu d'une série *bien ordonnée*, non d'une série temporelle ; cette dernière, au contraire, peut être prolongée indéfiniment. Aussi la création *dans le temps* est-elle indémontrable.

peut enfin argumenter à partir de la contingence des êtres — preuve préférée d'Avicenne — et faire voir que la série des êtres contingents ne peut se prolonger indéfiniment, et qu'on doit l'accrocher quelque part à un être non contingent, c'est-à-dire nécessaire (1).

On le voit bien, toutes ces preuves — sauf peut-être celle qui nous présente Dieu comme la fin dernière des êtres, bien suprême et l'objet dernier, ou premier, de leur désir ou de leur amour — ne nous le présentent que comme cause, même pas nécessairement créatrice, du monde. Et nous nous souvenons combien cela paraissait insuffisant au platonicien.

Sans doute retrouvons-nous, chez l'aristotélicien, les preuves par les degrés de perfection et de l'être... Mais là encore, tandis que le platonicien sautait en quelque sorte directement du relatif à l'absolu, du fini à l'infini, c'est par degrés que procède l'aristotélicien en se fondant, là encore, sur l'impossibilité d'une série infinie.

Aussi Duns Scot, le parfait et subtil logicien de l'École — beaucoup plus platonicien au fond qu'on ne le croit d'habitude — estime-t-il que ces preuves n'aboutissent pas et ne peuvent pas aboutir. On ne peut, en partant du fini et en s'appuyant sur le principe qu'il faut s'arrêter quelque part, démontrer l'existence d'un Dieu infini. Aristote le fait, sans doute. Et aussi Avicenne. Mais d'une part Avicenne n'est pas, ainsi que Duns Scot le remarque très bien, un aristotélicien de stricte observance, Avicenne est un croyant. En outre, Avicenne, aussi bien qu'Aristote, supposent expressément un monde *éternel* : il faut bien un moteur infini pour pouvoir entretenir éternellement le mouvement. Mais si le monde n'est pas éternel et s'il est fini, — un moteur fini suffit amplement...

(1) La démonstration Avicennienne va, d'ailleurs, parfois directement du contingent au nécessaire. Il y a, on le sait bien, beaucoup de Platonisme dans Avicenne.

Enfin, plus logique qu'Avicenne, Aristote ne fait pas de son Dieu moteur un Dieu créateur. Avicenne, et aussi saint Thomas, partent d'un Dieu créateur : c'est pour cela aussi qu'ils y aboutissent : étant l'un musulman et l'autre chrétien, ils transforment, consciemment ou non, la vraie philosophie d'Aristote (1).

Je crois que Duns Scot a raison. Peu nous importe, d'ailleurs. L'Aristotélisme médiéval n'est pas celui d'Aristote ; il est dominé, transformé, transfiguré par l'idée religieuse du Dieu créateur, du Dieu infini. Il est néanmoins suffisamment fidèle à l'enseignement de son maître pour s'opposer — et même violemment — aux théories du Platonisme médiéval.

Sans doute accepte-t-il la conception — platonicienne et néo-platonicienne — d'idées éternelles dans l'esprit de Dieu. Mais ces idées-là, ce sont des idées divines ; ce ne sont pas les nôtres ; et aucune lumière ne parvient d'elles à nous. Pour nous éclairer, nous avons *notre* lumière, notre lumière *humaine*, l'intelligence qui est *nôtre*. Sans doute nous vient-elle de Dieu, comme toute chose d'ailleurs. Mais, si l'on me permet cette image : ce n'est pas un miroir qui reflète la lumière divine, c'est une lampe que Dieu a allumée en nous, et qui luit maintenant de sa propre lumière. Cette lumière suffit amplement pour nous permettre d'éclairer — de connaître — le monde et de nous diriger dans le monde. C'est pour cela, d'ailleurs, qu'elle est faite. Elle suffit également pour prouver, à l'aide de raisonnements comme ceux que nous venons d'esquisser, l'existence d'un Dieu créateur. Elle ne suffit pas pour nous permettre de nous en former une idée véritable. Une idée qui rendrait valable — pour nous — les arguments du platonicien.

Ainsi la preuve par l'idée — la preuve anselmienne —

(1) Cf. E. GILSON, « Les seize premiers theoremata et la pensée de Duns Scot », *Archives d'Histoire doctrinale et littéraire au Moyen Age*, vol. 12-13, Paris 1938.

serait-elle bonne pour un ange, c'est-à-dire pour un être purement spirituel, un être qui la posséderait, cette idée de Dieu que présuppose saint Anselme. Elle ne vaut rien pour nous qui ne la possédons pas.

On voit bien, c'est toujours la même chose, la même idée centrale : nature humaine, pensée humaine, et si j'étudiais la morale, ce serait : conduite humaine... Nature, pensée, conduite d'un être composite, d'un être dont l'âme est intimement et presque indissolublement liée à son corps.

Or, chose curieuse, il y a un point où l'Aristotélisme aboutit à briser l'unité de la nature humaine, un point où c'est l'aristotélicien infidèle à son maître, saint Thomas qui, contre celui-ci, rétablit l'unité.

L'aristotélicien a un respect profond de la pensée. De la pensée vraie, bien entendu. Il l'explique autrement que Platon ; il nous la montre s'élaborant péniblement et lentement à partir de la sensation brute. Au fond, il ne l'en estime que davantage. Et qu'un être *humain*, c'est-à-dire composite, puisse parvenir à la pensée vraie, puisse atteindre à la vérité scientifique et même métaphysique, cela le plonge dans un ravissement et dans un étonnement sans bornes.

Car la pensée, pour l'aristotélicien, est l'essence même de Dieu. Son Dieu, nous le savons bien, est pensée pure. Pensée qui se pense elle-même, parce qu'elle ne trouve nulle part ailleurs d'objet digne d'être pensé par elle.

Or, dans l'homme, la pensée est aussi quelque chose de divin. Ou presque. Car l'aristotélicien a beau nous la montrer s'élaborant à partir du sensible, ainsi que je viens de le dire, il constate néanmoins qu'à un certain moment, à un certain degré, le sensible est entièrement dépassé. La pensée — celle du philosophe, du métaphysicien, la pensée qui saisit et formule les lois essentielles de l'Être et de la Pensée, la pensée qui prend conscience d'elle-même — est une activité purement et entièrement spirituelle. Alors, comment peut-elle appar-

tenir à un être *humain*? Aristote ne donne pas de réponse bien nette à cette question capitale. Un passage célèbre nous dit bien que l'intellect agent (*νοῦς ποιητικός*) est pur (*ἀμικτός*) et immortel (*ἀθάνατος καὶ ἀπαθής*), est séparé (*χωριστός*) et nous vient du dehors (*Ἐνθάθεν*).

Des générations de commentateurs se sont escrimées sur ce texte, en en proposant des interprétations les plus diverses et les plus invraisemblables. En gros, il n'y a que deux solutions possibles : celle d'Alexandre d'Aphrodise que — en la modifiant — adopteront les Arabes, et celle de Thémistius que — en l'élaborant et en la parachevant — adoptera saint Thomas.

Nous allons examiner brièvement ces deux solutions ; mais auparavant, précisons ce qu'est « l'intellect agent » (1).

Il est incontestable qu'il y a, dans notre pensée, un élément actif et un aspect passif. Aristote distingue donc en nous deux intellects : intellect *agent*, et intellect *patient*. Le premier est celui du maître, le second, celui de l'élève. Le premier est celui qui enseigne, le second celui qui apprend ; le premier est celui qui donne, le second celui qui reçoit.

Aristote, contrairement à Platon, qui enseigne qu'on ne peut rien apprendre que ce que l'on sait déjà, estime

(1) La notion de l'intellect agent est assez difficile, et Aristote lui-même se voit forcé de recourir à une comparaison, ou mieux, à une analogie : l'appréhension de la vérité par l'intellect est quelque chose d'analogue à la perception sensible, et l'intellect se comporte envers son objet à peu près comme l'œil le fait envers le sien ; il est intellection « en puissance », de même que l'œil est vision « en puissance ». Or, de même qu'il ne suffit pas d'avoir des yeux pour voir, et que, sans l'intervention de la lumière aucune vision effective (en acte) n'est possible, de même n'est-il pas suffisant de posséder un intellect « en puissance du savoir » pour que connaissance effective s'ensuive : il faut encore l'intervention ou l'action d'un facteur spécial, l'intellect agent, ou l'intellect en acte, qui joue donc, par rapport à l'intellect humain le rôle que la lumière joue par rapport à l'œil.

qu'on ne peut rien savoir que ce qu'on a appris. Et aussi qu'on ne peut apprendre quelque chose que s'il y a quelqu'un qui l'a appris avant nous, qui le sait et qui nous transmet — nous impose — ce savoir.

C'est pourquoi la pensée — que Platon interprète comme un dialogue, dialogue de l'âme avec elle-même, dialogue qui la fait découvrir par elle-même, en elle-même la vérité qui lui est innée — est conçue par le Stagirite sur le modèle d'une leçon. Une leçon que l'on fait à soi-même, c'est-à-dire, une leçon que l'intellect agent fait au patient.

Or, il est déjà assez difficile d'être élève, d'*apprendre* et de *comprendre* la vérité des sciences de la métaphysique. Mais l'inventer, la découvrir par ses forces propres? C'est trop demander à la nature humaine, purement humaine. Aussi faut-il que la leçon nous vienne « du dehors ».

C'est pourquoi Alexandre, et après Alexandre, Farabi, Avicenne, Averroès — avec des différences qu'il serait trop long d'étudier (1) — ont estimé que ce maître qui possède la vérité — ne le faut-il pas pour pouvoir enseigner? — qui la possède toujours, ou, en termes d'Aristote, est toujours en acte, ne fait pas partie du composé humain. Il agit sur l'homme, sur l'intellect humain (patient ou possible, *παθητικός*) « du dehors », et c'est en fonction de cette action que l'homme pense, c'est-à-dire, apprend et comprend.

L'intellect agent n'est pas propre à chaque homme; il est seul et unique et commun au genre humain tout entier. En effet, l'erreur seule nous appartient en propre; elle est mienne ou tienne. La vérité, elle, n'appartient à personne. Une pensée *vraie* est identiquement la même chez tous ceux qui la pensent. Il s'ensuit qu'elle doit être unique, car ce qui est multiple doit être différent.

(1) Cf. R. P. M. MANDONNET, *Siger de Brabant et l'Averroïsme latin au XIII^e siècle*, 2^e éd., Louvain 1911.

La théorie arabe de « l'unité de l'intellect » humain explique bien pourquoi la vérité est une pour tout le monde, pourquoi la raison est une également. Mais un problème se pose : que devient l'âme humaine dans cette théorie qui lui refuse l'exercice de l'activité spirituelle proprement dite ? — Logiquement, une telle âme ne peut être immortelle, ne peut exister après la mort de son corps... (1). Avicenne cependant se refuse d'accepter cette conséquence ou, du moins, de l'accepter entièrement. La pensée, en effet, est quelque chose de tellement divin que le fait d'avoir pensé, d'avoir appris et compris, d'avoir atteint le savoir de la vérité, transforme l'intellect patient en un intellect *acquis*. Et c'est cet intellect-là qui demeure après la mort du corps, et persiste à penser — éternellement — les vérités qu'il avait faites siennes dans la vie.

Nous le voyons : l'école, l'étude de la science et surtout de la philosophie, mène à tout ; elle mène au bonheur suprême qui, pour l'homme comme pour Dieu, consiste dans l'exercice de la pensée ; elle mène aussi à l'immortalité (2).

La solution avicennienne est visiblement une solution bâtarde, solution d'un homme qui a peur d'admettre les conséquences des principes qu'il a lui-même posés. Aussi Averroès ne l'accepte-t-il pas. L'unité, ou mieux l'unicité de l'intellect humain (de tout le genre humain), le caractère non-individuel, impersonnel de la pensée impliquent nécessairement la négation de l'immortalité. L'individu humain — comme tous les individus de toutes les autres espèces animales — est essentiellement temporel, pas-

(1) L'âme étant la « forme » du corps ne peut subsister sans celui-ci ; l'existence d'actes purement spirituels accomplis par l'intellect humain est la seule chose qui nous permette de l'envisager comme « séparable ». Or, d'après la doctrine des Arabes, ces actes ne sont pas *ses* actes.

(2) A une immortalité impersonnelle, bien entendu.

sager et *mortel*. La définition aristotélicienne de l'homme — animal rationnel et mortel — est à prendre au sérieux, dans son sens littéral le plus strict. Alors, qu'est-ce que l'homme? Nous l'avons entendu : un être animal, rationnel et mortel; un être qui vit *dans le monde* et qui dans le monde agit et accomplit son destin. Et que doit-il y faire? Là aussi la réponse est formelle : le mieux, dans la mesure du possible, c'est faire de la science, de la philosophie. Ceci simplement parce que la pensée étant l'activité la plus haute, son exercice nous procure le contentement le plus pur et le plus profond.

L'Averroïsme constitue une puissante entreprise de laïcisation de la vie spirituelle, de la négation, plus ou moins camouflée, du dogme religieux (1). Mais il n'est pas seulement cela. Du point de vue philosophique, l'Averroïsme implique la négation de l'individualité spirituelle et, bien plus profondément et bien plus dange-reusement que le platonisme, brise l'unité de l'être humain. En effet, si ce n'était pas l'homme, mais l'âme qui pensait et voulait dans le platonisme, c'était du moins *mon* âme, mon âme qui était moi-même. Ce n'est plus moi, ni même mon âme qui pense pour l'averroïste : c'est l'intellect agent impersonnel et commun à tous qui pense *en moi*...

Étrange conséquence d'une doctrine humaniste qui finit par priver l'homme de ce qui constitue sa nature et fonde sa dignité. Comme on comprend bien que saint Thomas se soit insurgé contre elle ! Non seulement au nom de la foi, ainsi qu'on l'a dit bien souvent, mais aussi au nom de la raison. Car la philosophie averroïste n'est pas seulement, pour lui, une philosophie impie : c'est

(1) Ernest Renan a dit dans son beau livre sur *Averroès et l'Averroïsme* que personne, en dehors des Juifs, n'a pris Averroès au sérieux. C'est là une erreur complète : l'Averroïsme a joué un rôle de toute première importance dans le Moyen Age et la Renaissance.

aussi, et peut-être surtout, une mauvaise philosophie.

Aussi sa solution du problème posé par le texte d'Aristote prend-elle le contre-pied des solutions arabes. Elle est aussi la *seule* qui, dans le cadre de l'Aristotélisme, permet de sauvegarder l'unité et l'individualité de la personne humaine, du composé humain.

Cette solution nous enseigne, *grosso modo*, que l'activité et la passivité, l'intellect agent et l'intellect patient sont inséparables et que, par conséquent, si l'homme pense, il doit nécessairement posséder les deux. Or, si Aristote nous dit que l'intellect agent nous vient « du dehors », il a bien raison, à condition qu'on entende qu'il nous vient directement de Dieu ; que c'est Dieu qui, à *chacun de nous* confère, en nous créant, un intellect agent. C'est cela justement qui nous constitue en créatures spirituelles et explique, en dernière analyse, l'activité purement intellectuelle de notre raison : la conscience de soi, la connaissance métaphysique, l'existence de la philosophie. Et c'est la spiritualité de notre âme qui explique, à son tour, le fait qu'elle soit séparable du corps et subsiste, immortelle, lorsque meurt celui-ci.

Je viens de dire que la solution thomiste est la seule qui, dans le cadre de l'Aristotélisme permet de sauvegarder la spiritualité de l'âme et l'unité du composé humain. Il serait, peut-être, plus exact de dire qu'elle déborde les cadres de l'Aristotélisme ; le Dieu d'Aristote (et d'Averroès), ce Dieu, qui ne pense que lui-même, et qui ignore le monde qu'il n'a pas créé, est incapable de jouer le rôle que lui assigne saint Thomas. La solution thomiste présuppose un Dieu créateur et un monde créé. Car c'est seulement dans un tel monde, où *singula propriis sunt creata rationibus*, que l'individualité *spirituelle*, que la *personnalité* humaine est possible. Elle ne l'est pas dans le Cosmos d'Aristote. C'est là la leçon que nous enseigne l'histoire bien curieuse du Platonisme et de l'Aristotélisme médiévaux.

Alexandre KOYRÉ.

PROUST

ET LA CRISE DE L'INTELLIGENCE.

(FIN.)

Bergson a décrit ce mécanisme, on s'en doutait : « Je respire l'odeur d'une rose, et aussitôt des souvenirs confus d'enfance me reviennent à la mémoire. A vrai dire ces souvenirs n'ont point été évoqués par le parfum de la rose : je les respire dans l'odeur même ; elle est cela pour moi. D'autres la sentiront différemment. » (1) Le schéma bergsonien ne dissocie pas deux moments. Tandis que, chez Proust, ce qui fait le prix du souvenir, c'est qu'il offre « quelque chose qui, commun à la fois au passé et au présent, est beaucoup plus essentiel qu'eux deux » (*T. R.*, II, 15). Lors même donc que Bergson et Proust traitent d'une forme identique de mémoire, tant s'en faut qu'ils la conçoivent identique.

Mais ne nous enseignait-on pas que la mémoire de Bergson et celle de Proust c'est à peu près la même chose ? Nous n'avons jusqu'ici rencontré chez celui-ci, et son prétendu professeur de philosophie, qu'une forme archiconnue de souvenirs affectifs.

L'originalité de Bergson, c'est d'avoir distingué « deux mémoires, dont l'une *imagine* et dont l'autre *répète* », la seconde pouvant « suppléer la première et souvent même

(1) *Essai sur les données immédiates*, p. 124.

en donner l'illusion» (1). Or, qu'il s'agisse de la mémoire-habitude, de la mémoire motrice, ou de la mémoire même, la mémoire spontanée, celle « qui date les événements et ne les enregistre qu'une fois » (2), la distinction est toujours possible entre les souvenirs de nature affective et les autres. De même qu'un entraînement méthodique nous permet de cultiver la mémoire motrice de façon à la rendre docile aux vers d'Homère, ou de Victor Hugo, de même pouvons-nous, par une discipline, nous accoutumer à évoquer un souvenir affectif; et comme surgit soudain telle date, ou telle citation dont nous ne soupçonnions pas qu'elles gisaient en nous, ainsi nous arrive-t-il de susciter à volonté *notre* Combray dans le goût de *nos* madeleines. A supposer que Marcel Proust distingue deux mémoires, tant s'en faut que ce soit selon le schéma bergsonien. « Les souvenirs d'amour », écrit-il, « ne font pas exception aux lois générales de la mémoire, elles-mêmes régies par les lois plus générales de l'habitude. Comme celle-ci affaiblit tout, ce qui nous rappelle le mieux un être, c'est justement ce que nous avons oublié (parce que c'était insignifiant et que nous lui avons ainsi laissé toute sa force). C'est pourquoi la meilleure part de notre mémoire est hors de nous, dans un souffle pluvieux, dans l'odeur de renfermé d'une chambre ou dans l'odeur d'une première flambée, partout où nous retrouvons de nous-même ce que notre intelligence, n'en ayant pas l'emploi, avait dédaigné, la dernière réserve du passé, la meilleure, celle qui, quand toutes nos larmes semblent taries, sait nous faire pleurer encore » (*J. F.*, II, 60). Rien là que de très banal : tous les manuels scolaires étudiaient la mémoire comme une des manifestations de l'habitude; Ribot avait mis à la mode les qualités particulières de la mémoire affective. Un individu moyennement cultivé, s'il atteignait l'âge

(1) *Matière et Mémoire*, p. 79. — (2) *Matière et Mémoire*, p. 81.

d'homme aux environs de 1900, ne pouvait concevoir autrement que Marcel Proust les mécanismes de nos différents souvenirs. « Des deux mémoires que nous venons de distinguer, écrit Bergson, la première [la mémoire spontanée] paraît donc bien être la mémoire par excellence. La seconde, celle que les psychologues étudient d'ordinaire, est l'*habitude éclairée par la mémoire* plutôt que la mémoire même. » (1) Celle que les psychologues étudient d'ordinaire. Celle que Marcel Proust avait étudiée au Lycée. Or, que reproche Marcel Proust à cette mémoire-habitude? d'affaiblir les impressions qu'elle devrait conserver. Cela, et rien d'autre. Sa prédilection pour la mémoire affective, il la motive par la force des impressions qu'elle est encore capable de transmettre. Rien là de bergsonien, puisque, si nous isolons les deux mémoires à l'état pur, d'après *Matière et Mémoire*, nous obtenons d'une part des « mécanismes moteurs », de l'autre, des « images-souvenirs personnelles » (2). Proust n'étudie, en fait, que les « formes intermédiaires, et en quelque sorte impures », que le « phénomène mixte » qui résulte de la « coalescence » des deux mémoires hétérogènes (3). Parmi ces souvenirs (il faut donner ici à ce mot son sens vulgaire), les uns sont affaiblis par l'habitude et ne nous donnent plus de joie ; les autres, moins souvent rappelés, nous restent neufs et précieux

En tout cas, Proust avait conscience de ne devoir rien à Bergson. En novembre 1913, Élie-Joseph Bois publia dans *Le Temps* une interview au cours de laquelle l'auteur de *Swann* aurait affirmé que « sa distinction entre la mémoire volontaire et la mémoire involontaire non seulement ne figure pas dans la psychologie de M. Bergson, mais est même contredite par elle ». L'on ne saurait accorder un crédit imprudent aux dires d'un journaliste

(1) *Matière et Mémoire*, p. 81. — (2) *Ibid.*, p. 87. — (3) *Ibid.*, p. 87-88.

assez peu philosophe. Toujours est-il que Proust ne démentit point, et que, dans une lettre à René Blum, écrite la même année, il répète que Bergson ne fait pas la distinction à quoi lui-même attache tant de prix (1). M. Jäckel veut que ce soit là feinte d'un écrivain soucieux de marquer son indépendance, fût-ce aux dépens de la stricte vérité (2). Rien ne nous autorise à cette supposition, sinon nos préjugés. Neuf ans après l'interview donnée au *Temps*, et bien qu'il n'éprouvât « aucune honte » à passer pour l'auteur d'un roman bergsonien (« car il arrive que la littérature a tâché de se rattacher — après coup naturellement — à la philosophie régnante ») (3), Marcel Proust confirma ses vues de 1913. Dans une lettre à Camille Vettard il admet, « puisqu'on le dit », que son œuvre se rencontre avec celle du philosophe; il nie la « suggestion directe ». *Puisqu'on le dit*. En niant que ses deux mémoires soient identiques aux deux mémoires de Bergson, Proust s'avérait excellent juge de soi-même.

Quiconque en douterait encore doit étudier le rôle des souvenirs affectifs dans le *Temps retrouvé*.

Pour Proust, cette « meilleure part de notre mémoire »,

(1) Cette lettre fut souvent citée par la critique. Voyez, en particulier Léon-Pierre QUINT, *Marcel Proust, sa vie, son œuvre*, p. 147; JÄCKEL, *Bergson und Proust*, p. 117-118; M. MONKHOUSE, *La révélation de Marcel Proust*, Paris, 1936, p. 63, etc.

(2) Proust veut « sich... von Bergson zu differenzieren, um sich weltanschaulich unabhängiger zu zeigen, als er in der Tat ist ». *Bergson und Proust*, p. 117.

(3) Le 1^{er} mars 1924, Gide écrivait dans son *Journal* (cf. édition *La Pléiade*, p. 782-783) que ce qui lui déplait dans la doctrine de Bergson, c'est d'y trouver ce que « je pense déjà sans qu'il le dise, et tout ce qu'elle a de flatteur, de caressant même, pour l'esprit. Plus tard on croira découvrir partout son influence sur notre époque, simplement parce que lui-même est de son époque et qu'il cède sans cesse au mouvement. D'où son importance représentative ».

celle qui demeure « hors de nous, dans un souffle pluvieux, dans l'odeur de renfermé d'une chambre » (*J. F.*, II, 60), ce n'est pas seulement sa fonction de nous restituer des souvenirs que l'intelligence dédaignerait, « n'en ayant pas l'emploi ». Elle doit surtout permettre au narrateur de vaincre le devenir, d'échapper au flux du temps, bref de retrouver le temps. Libre à Proust de se leurrer sur la valeur métaphysique des souvenirs qui l'apaisaient, et de se jeter avidement sur les « trompe-l'œil » (*T. R.*, II, 19) qu'il s'était au préalable fabriqués. Nietzsche n'a pu se passer de l'éternel retour. Mais si l'on considère la prudence, ou la réticence avec laquelle, soudain, l'auteur du *Temps retrouvé* considère son mythe, on ne peut que regretter l'imprudence ou l'indiscrétion de ceux qui ont disserté sur ce thème. Alors que Proust se demande s'il n'a pas tort de supposer « que le vague de tels états fût une marque de leur profondeur » et si le crédit que nous leur faisons ne vient pas seulement « de ce que nous n'avons pas encore su les analyser » (*P.*, II, 240-241), ce ne sont, chez les religionnaires qui l'ont plus tard commenté, que bavardages sur le caractère « mystique » ou « contemplatif » de ces souvenirs affectifs (1).

Or, qui ne voit qu'il n'est rien de commun entre les « moments » de Thérèse d'Avila et l'instant où Combray renaît dans la saveur d'une madeleine ? Lorsqu'à travers la nuit obscure Jean de la Croix montait vers Dieu, ce n'était point pour rejoindre une vieille connaissance ; c'était afin d'enfin connaître l'inconnu. L'expérience mystique n'est pas un souvenir. Qu'est-ce, au contraire, que cette « contemplation » proustienne des essences, laquelle, précise E. R. Curtius, « est au seuil de la mystique » ?

(1) « Proust est le plus mystique des grands rêveurs modernes » (BÉGUIN, *L'Âme romantique*, II, 365) ; « l'un des plus grands génies contemplatifs de notre temps » (*ibid.*, 369).

Qu'est-ce que cette « contemplation » du « temps pur », de l'« éternité », ou du « temps extra-temporel » où s'engluie après Proust l'esprit de M. Dandieu ? D'abord, c'est un monstre sémantique ; cela ressemble au Rimbaud « chrétien-non-chrétien » présenté par Pierre-Jean Jouve (1). Ensuite, c'est le rappel, volontaire, ou non, d'une impression du passé ; c'est donc, avant tout, un jeu de mémoire : le temps est « retrouvé » lorsque soudain suscité par un détail ou quelque accident du présent, un morceau de passé vient se coller à la minute actuelle. Alors s'abolit, dans la conscience du narrateur, l'abîme affreux (temps spatialisé, durée concrète, qu'importe ! puisque ces notions ne sont point clairement proustiennes) qui sépare celui que nous sommes de celui que nous avons été. Jeu de mémoire, voilà le « temps retrouvé ». Aussi bien Proust eut-il conscience d'être victime du « trompe-l'œil ». Il sentit que sa contemplation fugitive d'éternité s'apparentait au rêve plutôt qu'aux états dénommés mystiques. « C'était peut-être aussi par le jeu formidable qu'ils font avec le Temps que les Rêves m'avaient fasciné. N'avais-je pas vu souvent en une nuit, en une minute d'une nuit, des temps bien lointains, relégués à ces distances énormes où nous ne pouvons presque plus rien distinguer des sentiments que nous y éprouvions, fondre à toute vitesse sur nous, nous aveuglant de leur clarté. . . jusqu'à nous faire croire, à tort d'ailleurs, qu'ils étaient un des modes pour retrouver le Temps perdu ? » (*T. R.*, II, 69-70.) « À tort », dit Proust. Quelle différence entre la superposition des images dans le rêve d'une part, l'appréhension, de l'autre, du véritable temps retrouvé, quelle, sinon que celle-ci suppose la conscience attentive, et la jouissance présente

(1) *Lettres*, n° 1, janvier 1943, et *La Marseillaise*, édition du Caire, 2 juillet 1944.

de la confusion entre présent et passé? Par la conscience de cette victoire apparente, l'homme est mis en contact avec « l'essence des choses » (*T. R.*, II, 20). Rien de tel dans le rêve, puisqu'il échappe au contrôle de la raison.

Nos irrationaux reconnaîtront peut-être, ici, qu'en effet Proust et Suso diffèrent quelque peu. Mais ce sera pour mieux pousser une nouvelle pointe : ils avoueront que le temps retrouvé diffère de l'extase religieuse ; ils exigeront, en contre-partie, que nous assimilions le « temps retrouvé » à l'idée qu'ils se font de l'intuition bergsonienne.

Les deux notions, ou méthodes, n'ont pourtant rien de commun, que leur caractère évanescent : l'intuition « ne saurait durer » (1) ; la contemplation du temps pur est « fugitive ». Cela dit, tout les distingue ; et d'abord que le temps retrouvé se définit avec exactitude, ainsi qu'on vient de le voir. Bergson se refuse au contraire à donner de l'intuition « une définition simple et géométrique » (2). « On appelle *intuition*, écrit Bergson, cette espèce de *sympathie intellectuelle* par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable. » (3) Cette intuition « porte donc avant tout sur la durée intérieure » (4) et « n'atteint que l'individuel » (5). C'est une discipline fort malaisée, et dont l'exercice, loin de causer du plaisir, « est pénible » (6). Quand Marcel Proust retrouve le temps, il s'agit beaucoup moins de coïncider avec un objet que de faire coïncider deux

(1) *La pensée et le mouvant*, in *Énergie spirituelle*, p. 39.

(2) *Ibid.*, p. 37. Benda en relève au moins quatre, qui se nient l'une l'autre.

(3) *Introduction à la métaphysique*.

(4) *La pensée et le mouvant*, p. 35.

(5) *L'Évolution créatrice*, p. 192.

(6) *La pensée et le mouvant*, p. 39.

moments du devenir subjectif (1) ; bien loin de s'exercer, ainsi que Bergson, à percevoir la durée intérieure, Proust ne veut qu'appréhender « un peu de temps à l'état pur » (*T. R.*, II, 15), c'est-à-dire un peu de ce qui échappe à la durée. Enfin, loin d'être si peu que ce soit pénible, la conscience du temps retrouvé constitue peut-être la seule félicité qui soit perceptible à Proust. Bref, si l'une et l'autre méthode atteignent à ce que Bergson appelle « un absolu » et Proust « l'essence des choses », rien n'est plus que cette *essence* étranger à cet *absolu*.

Ceux qui, pour livrer l'homme aux puissances obscures, s'obstinent néanmoins à déguiser Proust en pourfendeur de la raison, produisent un dernier argument pour justifier leur « bergsonisme de Proust ». Il faut bien, nous dit-on, que Proust soit bergsonien puisque, juifs l'un et l'autre (2), l'auteur du *Temps perdu* et celui des *Données immédiates* étaient de surcroît associés par alliance. Comme si Ernest Psichari avait copié les idées de Renan (ou Fontenelle, de Corneille), on fait remarquer qu'au mariage de Bergson Proust était garçon d'honneur. « Il n'est

(1) A propos du regard de celui qui cherche un souvenir, la princesse Mathilde notamment, Proust écrivait déjà, dans les *Sentiments filiaux d'un parricide* : « J'éprouvais une impression de surnaturel à ces moments où mon regard rencontrait le sien, qui, d'une ligne courte et mystérieuse, dans une activité de résurrection, joignait le présent au passé. » (*P. M.*, 216.)

(2) « Il faudrait peut-être mentionner aussi, parmi les causes du rapprochement entre les deux hommes, que Bergson, de même que Proust, était en partie d'origine juive. » WATSON, *Le bergsonisme de Marcel Proust*, p. 9. Dans *Marcel Proust et la tradition française*, Thibaudet développe cette idée, mais avec plus de force et à la fois et plus de réserves ; il retrouve chez Proust et Bergson cette « mobilité, cette inquiétude d'Israël » ; Thibaudet oppose l'univers de pierre de la romanité (*tu es Petrus*) à l'univers des tentes sémitiques (*quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel*). — Mais le « juif » Spinoza est un philosophe assez peu bergsonien, et le « juif » Benda fut l'ennemi le plus acharné du « singulier mobilisme » bergsonien.

peut-être pas indifférent, écrit gravement le critique Monkhouse, que, par son mariage avec M^{lle} Neuburger, Bergson soit entré dans la famille de Proust (1).» M. Cataui veut bien préciser, pour notre édification, que M. Henri Bergson a épousé M^{lle} Neuburger, «une *cousine de la mère* (nous soulignons) de Marcel Proust, et que Proust fut même garçon d'honneur à leur mariage» (2). Comme chacun sait, tout écrivain qui fut garçon d'honneur adopte les idées philosophiques professées par le marié. Autrement, comprendrait-on pourquoi M. Jäckel évoque, lui aussi, un Proust garçon d'honneur au mariage de Bergson? (3)

Avouons que, de toutes les raisons qu'on a données d'un prétendu bergsonisme de Proust, celle-ci n'est pourtant pas la plus mauvaise.

*
* *

Il est d'ailleurs d'autres biais que le bergsonien. Qui a décidé d'en finir avec l'intelligence, peu lui importe que Bergson y serve, ou Miss Watson, celle qui écrit : « [Proust] rejette l'intelligence d'une façon tout à fait définitive pour lui substituer un autre mode de connaissance qui est, selon lui, plus difficile mais en même temps plus capable de nous révéler la vérité. » (4) Et M. Dandieu de se réjouir : voyez, dit-il, voyez ! « à tout instant », Proust « limite la raison ». Certes il serait facile d'isoler une phrase, çà et là, qui excuse en apparence M. Dandieu

(1) MONKHOUSE, *La révélation de Marcel Proust*, Paris, 1936, p. 62.

(2) *L'amitié de Marcel Proust*, p. 211.

(3) « Mann kann überall lesen... dass Proust bei seiner Hochzeit — celui de Bergson — Brautführer war. » *Bergson und Proust*, p. 117.

(4) *Le bergsonisme de Marcel Proust*, p. 60.

ou Miss Watson. Celle-ci par exemple : « Les idées formées par l'intelligence pure n'ont qu'une vérité logique, une vérité possible. » (*T. R.*, II, 25.) Ou cette autre : « Car les vérités que l'intelligence saisit directement à claire-voie dans le monde de la pleine lumière ont quelque chose de moins profond, de moins nécessaire que celles que la vie nous a malgré nous communiquées en une impression. » (*T. R.*, II, 23-24.) Non moins facile, au demeurant, d'isoler d'autres phrases qui ruinent celles-ci. N'est-ce pas (en effet) la raison qui « projette sur les choses une clarté de certitude ? » (*J. F.*, III, 75), et qu'est-ce que ce « philosophe qui n'est heureux que quand il a découvert entre deux œuvres, entre deux sensations, une partie commune » (*P.*, I, 13), sinon l'un des deux ou trois personnages les plus solidement installés en Marcel Proust, celui qui n'est heureux que lorsqu'il établit des rapports, lorsqu'il fait acte intellectuel, lorsqu'il accomplit l'acte même de l'intelligence ?

Bien sûr, les « raisonnements logiques » sont « sans rapport » avec la « vie spirituelle » (*T. R.*, II, 14). Qui prétendit jamais, sinon un sot, que la vie spirituelle consistât à dévider, fussent-ils ingénieux, des sorites, à ordonner, fussent-ils bien formés, des syllogismes ? Proust méprisait si peu l'intelligence qu'il estime naturel « le prestige » qu'elle « suffit à nous assurer auprès d'êtres supérieurs » (*P.*, I, 233) ; témoin son plaisir à Doncières, quand Saint Loup lui exposa la stratégie (*G.*, I, 142 sq) : avant ces entretiens, le narrateur n'éprouvait pour l'art militaire qu'une « passion ardente et fugitive » ; ajoutant à cette velléité sentimentale « un fondement intellectuel », Saint Loup rendit son ami « capable » de « s'attacher assez fortement » (*G.*, I, 147) aux manœuvres débordantes, tirs d'interdiction, ou autres opérations. Quant à ce « charme irrationnel » qu'il prêtait au jugement que pouvait se former sur la Berma une duchesse de Guermantes, jugement que Proust, dans la nouveauté de son engouement, aurait préféré à l'opinion « du plus grand

critique du monde», c'est la folie des amoureux qu'on y décèle plutôt qu'un grief réfléchi contre l'usage de la raison : sous prétexte d'une opinion sur Phèdre, Marcel Proust n'attend que « le charme des après-midi d'été » durant lesquelles il se promenait « du côté de Guermandes » (*G.*, I, 72-73). De même au début de la jalousie dans *La Prisonnière* : le narrateur décide de ne s'intéresser qu'aux « témoignages qui ne sont pas une expression rationnelle et analytique de la vérité ». Ainsi faisait, à son insu, le cocu imaginaire, que nous ne disons pourtant ni bergsonien, ni « mystique ».

Bien plus, lorsqu'il sut que Bergotte le jugeait « extrêmement intelligent » (*J. F.*, I, 190), Marcel Proust ne s'affligea point, encore qu'il se pique de l'aisance avec laquelle il se serait « passé » de cette « intelligence » (*J. F.*, I, 191) ; il se peut que dans l'idéal de vie dont le narrateur enfant n'osait l'aveu à Bergotte, « les plaisirs de l'intelligence ne tenaient aucune place » ; mais l'enfant ignore que la jouissance causée par une odeur de moisi, c'est cela même, l'intelligence (1). Et ce qui poussait l'enfant Proust vers la Bible d'Amiens ou la symbolique des cathédrales, qu'était-ce encore, sinon cette fâcheuse ? Intelligence n'étant point « intellectualisme », cette doctrine de professeurs ou de vieilles filles, il va de soi. Non, Proust n'avait pas honte d'exercer ses aptitudes raisonnables, et je le vois sans surprise, encore qu'avec plaisir, qui corrige sur épreuves « je sentais » en « je compre-

(1) Adulte, Proust écrira que si nous voulons « goûter » ce qui semble ne s'adresser qu'à la vue et à l'ouïe, notre « intelligence éveillée » doit « collaborer étroitement avec ces deux sens » (*P.*, I, 71). Jacques Rivière dit bien de Proust qu'« éprouver » lui prend toutes ses forces sauf une, l'intelligence » (*Marcel Proust et l'esprit positif*, in *Cahiers Marcel Proust*, I, p. 69). Et Béguin reconnaît que « l'expérience » de Proust s'est faite « sous la surveillance d'une intelligence extraordinairement lucide » (*L'Âme romantique*, II, 365).

mais» (1). Trop artiste précisément pour ne pas sentir, et comprendre, que la jouissance du beau, le pouvoir de créer, ne sont donnés qu'à ceux qui savent à la fois s'émouvoir et juger. S'il analyse la part de l'immédiat et celle du travail dans l'œuvre d'art, Proust écrit, sans hésiter : « l'impression est pour l'écrivain ce qu'est l'expérimentation pour le savant, avec cette différence que chez le savant le travail de l'intelligence précède et chez l'écrivain vient après. » (*T. R.*, II, 26.) Tout écrit, « même s'il s'applique seulement à des sujets qui ne sont pas intellectuels, est encore une œuvre de l'intelligence » (*G.*, II, 10). M. Jäckel a donc tort de prétendre que, pour Marcel Proust, c'est l'instinct qui fait fonction de créateur (2), et que tous les matériaux viennent de l'inconscient : « das Unbewusste » (3).

Encore qu'il puisse se prévaloir de la fameuse lettre à Louis de Robert : « Je ne m'attache qu'à ce qui me semble (d'après un sens analogue à celui des pigeons voyageurs...) déceler quelque loi générale. Or comme cela ne nous est jamais révélé par l'intelligence, que nous devons le pêcher en quelque sorte dans les profondeurs de notre inconscient... » M. Jäckel ne le ferait qu'en omettant de parti-pris tous les autres textes qui nuancent ou corrigent celui-ci. Proust en effet a constaté que les moments privilégiés étant rares, « trop rares pour que l'œuvre puisse en être composée », il faut la compléter avec des « vérités que l'intelligence dégage directement de la réalité » (*T. R.*, II, 52). Bref, la matière est indifférente, extraite du « pays obscur » ou ramassée à ciel ouvert : matériau brut, « nécessaire » aux « recherches » de l'écrivain « comme serait un laboratoire ou un atelier » (*J. F.*,

(1) A. FEULLERAT, *Comment Marcel Proust a composé son roman*, Newhaven, Yale University Press, 1934 ; p. 129 et n. 31.

(2) « Der Instinkt zwar ist das Schöpferische », *Bergson und Proust*, p. 74.

(3) *Ibid.*, p. 75.

III, 116). Ici encore (1), la science, et le travail artisanal ! Indispensable au poète, l'intelligence s'impose également à l'amateur de poèmes : « les œuvres mêmes qui semblent s'adresser seulement à la vue et à l'ouïe exigent que pour les goûter notre intelligence éveillée collabore étroitement avec ces deux sens » (*P.*, I, 71). Pour « dompter le mystère d'une œuvre », le « travail » de « l'intelligence », lui seul, peut nous servir (*P.*, II, 229). Sans doute le peintre Elstir « métamorphose » le réel selon ses « illusions optiques » (*J. F.*, II, 99) et, pour ce faire, essaie de « se dépouiller, en présence de la réalité, de toutes les notions de son intelligence » (*J. F.*, III, 101) ; il dissout cet « agrégat de raisonnements que nous appelons visions » (*G.*, II, 55) ; aussitôt toutefois qu'il a réussi cet exercice, merveilleusement difficile tant il requiert d'intelligence, il « compose » derechef, avec l'inévitable « intelligence », tous les éléments qu'à force de volonté il a su éparpiller ; « de ce qui était, ici noir dans un effet d'orage, plus loin tout d'une couleur avec le ciel et aussi verni que lui » (*J. F.*, III, 98), la raison construit un ordre, artificiel, et par là nécessaire (2). Les tricheurs exceptés, qui

(1) Dans *Pastiches et Mélanges*, Proust n'assigne à la vie de l'artiste aucune meilleure fin que d'être sacrifiée, aucune autre valeur « que celle que peut avoir pour un physicien un instrument indispensable à ses expériences ».

(2) Dans *P. M.*, 248, Proust explique pourquoi et comment il composa, en vue de *Journée de Lecture*, une phrase qu'il prête au *Capitaine Fracasse*. Il y a condensé puis arrangé en un texte de son crû (et dans le dessein de faire plus représentatif de ce qu'il aimait enfant dans cet ouvrage) diverses beautés éparses, telles que : « il appert d'Homerus », « suivant Homerus », « poète grégeois ». C'est en accumulant en une seule phrase « tant de merveilles » que Proust plus tard composa le *Temps perdu*. Dans une autre note (*P. M.*, 257), Proust révèle comment se construisit le passage sur le couvent d'Utrecht, « morceau d'imagination » ; il sortit d'une phrase de Léon Séché sur Sainte-Beuve ; quant aux « détails du voyage » imaginaire, « ils reposent sur des impressions vraies ». Toutefois, « ce n'est pas en allant à

nierait que ce soient les conditions mêmes de la beauté. Écoutons Supervielle, lui si droit, au sujet de la création : « Je me donne l'illusion de seconder l'obscur dans son effort vers la lumière. . . Après quoi, je sais un peu mieux où j'en suis de moi-même, j'ai créé de dangereuses puissances et je les ai exorcisées, j'en ai fait des alliées de ma raison la plus intérieure. » Ainsi Elstir ne se dépouille à volonté de son intelligence que pour avoir, « justement, une intelligence exceptionnellement cultivée » (*J. F.*, III 102). Mais nos religieux nous attendent ici : « vous admettez que l'artiste *recompose* ; et donc, qu'il est subjectif ; par conséquent, irrationnel. » Nos religieux, disons-le tout de suite, n'ont guère pratiqué le *Vocabulaire philosophique* de Lalande ; pour ne parler point de Littré. Leur objection s'en ressent. Mais quelque mal engagé qu'il soit, le débat vaut d'être poursuivi. Le mot « subjectivisme » cache plusieurs réalités ; l'une notamment, qui touche à la philosophie générale ; l'autre à l'esthétique.

« Certains philosophes, écrit Proust, disent que le monde extérieur n'existe pas et que c'est en nous-mêmes que nous développons notre vie. » (*A. D.*, 204.) Il ne se prononce pas, satisfait de constater que l'amour « est un exemple frappant du peu qu'est la réalité pour nous ». Dans un autre passage, il affirme le « caractère purement mental de la réalité » (*T. R.*, II, 73), ce qui semble un aveu d'idéalisme subjectif. Mais lorsque, dans *Germantes*, il traite du même objet, ses réflexions tendent plutôt vers l'empirio-criticisme de Mach ou d'Avenarius : « Ce n'est pas le monde physique seul qui diffère de l'aspect sous lequel nous le voyons. . . le soleil et le ciel ne seraient pas tels que nous les voyons, s'ils étaient connus par des

Utrecht, mais à Vollandam, que j'ai voyagé en coche d'eau, entre les roseaux ». Ce mécanisme de la poétique proustienne, comment n'y reconnâtrions-nous pas le secret, fort galvaudé, de toute poétique ?

êtres ayant des yeux autrement constitués que les nôtres» (*G.*, I, 85-86). Un relativisme analogue, inspiré peut-être par les idées de Poincaré, alors en vogue, se fait jour ailleurs encore, quand Saint-Loup laisse entendre que les mathématiques ne sont peut-être pas « rigoureusement exactes » (*G.*, I, 151). Proust ne fut pas philosophe : capable d'identifier le temps et l'éternel, indécis entre l'idéalisme subjectif, le relativisme et l'empiriocriticisme, il échoue à nous offrir une épistémologie cohérente. Et quand serait démontré l'idéalisme subjectif de Marcel Proust, croirait-on par là dérouter l'intelligence et confondre la raison ? Resterait à démontrer que l'idéalisme, hérésie intellectualiste, se gausse de l'intellect et se vautre dans l'irraison.

De ce prétendu subjectivisme épistémologique, qui devrait demeurer hors de notre débat, il faut distinguer ce qu'on appelle à satiété le « subjectivisme esthétique » de Proust, entendant par là que l'auteur du *Temps perdu* a porté un coup mortel aux arts « purement objectifs » (1). Et d'assurer que ledit « subjectivisme » rejoint la poésie, c'est-à-dire la vraie science, laquelle, ainsi que chacun sait, se moque de la raison (2). Que le narrateur ait en quelque endroit confessé n'avoir point « l'esprit d'observation » (*S. G.*, II, 117), c'est assez pour nos pseudo-mystiques. Il leur importe que Proust ait explicitement déclaré que le personnage qui dit *je* n'est pas toujours l'incarnation de Marcel Proust. Et quand « je » serait Proust ? D'autres se sont plaints de leur mémoire — Supervielle par exemple — qui en ont tiré maint profond souvenir. L'expression de Proust trahit un peu de coquetterie, d'exigence, ou de regret. Ceux qui l'interprètent

(1) « For never again surely, can the novelist return to the nineteenth century conception of a purely objective art. » F. C. GREEN, *French novelists from the Revolution to Proust*, p. 345.

(2) M. Cattai, par exemple, qui intitule « Science et poésie » l'un des chapitres de son essai sur Proust.

comme si l'écrivain dénigrât la connaissance ou la science, triomphent vite et mal, oublieux de cette enquête perpétuelle que fut la vie de l'écrivain. Peut-être parce qu'il se défait de son esprit d'observation, Proust a pris contre lui toutes les garanties. M. Robert Vigneron a pu louer l'« admirable scrupule d'exactitude dans la documentation » (1), le « souci tout balzacien de minutieuse précision » (1); « que d'enquêtes et de précautions » (1) de la part de celui qu'on veut nous faire prendre pour un assembleur de nuées. Il faudrait oublier ces « correspondances infinies » avec « des horticulteurs, des couturiers, des astronomes, des héraldistes et des pharmaciens » (1); correspondances qui ne « lui servent à rien, car sur chaque point il en sait un tout petit plus qu'eux » (1). Certes, pour bâtir une œuvre belle, il ne suffit pas de verser en vrac les détails « scientifiques », les mots authentiques, car « dans l'état d'esprit où l'on observe » on est très au dessous du « niveau où l'on se trouve quand on crée » (*J. F.*, III, 8). Les *Paroles volées à l'écoute* par Aline Fromentin constituent un curieux dossier mais la demoiselle du téléphone ne s'est pas haussée au-dessus des mérites d'une bonne sténographe. Elle n'a fabriqué qu'un calque de la vie : du réalisme prétendu socialiste; Proust ne croit pas « qu'un artiste consente à faire d'une œuvre d'art un simple double de la vie » (I, 196). Qui le croirait? Entendons-nous : le même auteur a pu écrire, la même année, qu'il est « absolument objectif » dans son livre (III, 19) et que « pas une seule fois » un de ses personnages « ne ferme une fenêtre, ne se lave les mains, ne passe un pardessus, ne dit une formule de présentation » (V, 67) (2). Objectif, ou subjectif? Ah! si seulement les critiques proustiens consentaient à lire celui dont ils écrivent : « Comme j'ai

(1) R. VIGNERON, *Revue d'histoire...*, p. 88, 89, 90.

(2) Ces deux textes sont de 1920.

eu le malheur de commencer mon livre par « je » . . . je suis subjectif *in aeternum*. J'aurais commencé à la place : « Roger Beauclerc occupait un pavillon . . . » j'étais classé objectif. » (III, 78)

A quoi donc se ramène cette querelle du subjectivisme, en esthétique ? A l'ignorance de nos critiques, au peu d'usage qu'ils ont du vocabulaire philosophique et surtout à leur mauvaise foi. Proust savait ce qu'il faisait : « mener à la lumière . . . nos sentiments, nos passions, c'est-à-dire les passions, les sentiments de tous » (*T. R.*, II, 63), et que, conduit à son extrême pointe, ce que les critiques appellent « subjectivisme » rejoint ce que ces messieurs dénomment « objectivité » ou « réalisme ». C'est aussi l'avis de Baudelaire « Tout bon poète fut toujours réaliste » (1). Afin de servir des causes inavouables, les critiques tirent à leur subjectivisme esthétique, autrement dit à leur hostilité envers l'intelligence et le métier, un homme pour qui ne se pose même pas ce prétendu problème et ce, pour la seule raison qu'il sait où chercher la beauté. *Puisque réalisme il y a* — disons Champfleury — il est patent que Proust condamne cette doctrine, satisfait d'ailleurs de l'argument qui court les salons : haro sur le « défilé cinématographique des choses » (*T. R.*, II, 29). *Puisque réalisme il y a*, force est de reconnaître qu'il existe un cinéma réaliste, un cinéma non réaliste : *L'Age d'or*, *Potemkine*, *Le sang d'un poète*, et, par conséquent, que l'argument de Proust ne vaut rien.

Si donc, renonçant à ergoter sur les mots, nous en venons à l'idée que se faisait Proust de la beauté littéraire, voici quelles composantes nous y pourrions isoler :

1° L'art « rejette les richesses inutiles » ; l'art est « omission » (V, 143) (2) ;

(1) *Puisque réalisme il y a . . .*, *Mesures*, 15 juillet 1938, p. 140.

(2) Voyez pourtant M. Clive Bell dans son *Marcel Proust* : « Française . . . is a purely observed character : in her, there is

2° l'art doit notamment « écarter » tout ce que ne cesse de nous apporter la vitesse acquise de l'habitude (*T. R.*, II, 50); au lieu de se borner à « décrire les choses », à proposer « un misérable relevé de lignes et de surfaces », il doit « interpréter », grâce à « l'intelligence », les matériaux présentés par l'observation (*T. R.*, II, 55); et comment les interpréter, sinon en manifestant « la différence qualitative » qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde, différence qui, s'il n'y avait pas d'art, « resterait le secret éternel de chacun » ? (*T. R.*, II, 47);

3° pour créer une œuvre d'art il ne suffit pourtant pas de choisir, et de « sensation transposée » (*T. R.*, II, 81). Il n'importe pas moins de disposer les matériaux élus et transmutés. La « réalité suprasensible de l'art » (IV, 234) (1) n'est révélée que par une composition méthodique; par une « démonstration » (*T. R.*, I, 204). Le hasard ne paraît *beau* que lorsque « nous discernons en lui comme un commencement d'organisation » (*J. F.*, III, 81). Ce programme, et jusqu'à la confusion entre le « moment » du créateur et l'« instant » du mystique, il nous souvient de l'avoir lu. Non point chez Proust; chez Maupassant, chez les Goncourt, chez Zola, qui passent pour « réalistes », voire pour « réalistissimes » : naturalistes.

a. « La science du romancier n'est pas de tout écrire, mais de tout choisir » professent les Goncourt (2). « Un choix s'impose » : Maupassant. Et encore : « l'artiste ayant choisi son thème, ne prendra dans cette vie encombrée de

nothing of Proust.» Comme si le choix des mots *échappés* à Française, leur groupement et leur systématisation n'étaient pas l'essentiel.

(1) Baudelaire, qu'on ne peut suspecter de bafouer l'intelligence, n'en a pas moins écrit : « La Poésie est ce qu'il y a de plus réel, c'est ce qui n'est complètement vrai que dans un *autre monde*. », *Puisque réalisme il y a*, p. 143. A rapprocher de ce « suprasensible ».

(2) *Journal*, III, p. 185; 4 décembre 1868.

hasards et de futilités que les détails caractéristiques utiles à son sujet et il rejettera tout le reste, tout l'à-côté.» (1) Sans doute Zola prétend-il innover : « nous ne faisons plus un choix » (2) ; « toutes les notes prises » (3), c'est cela qui constitue l'histoire même. Zola se vante : il choisit : les sujets, d'abord ; ensuite, *tous* les détails.

b. « Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même » (4). A quel point Maupassant préfigure Marcel Proust : ennemis l'un et l'autre de cette école qui « tout en s'appelant réaliste, est la plus éloignée de la réalité » (*T. R.*, II, 33) et qui ne leur paraît comparable qu'à la photographie (Maupassant) ou bien au cinéma (Proust), Proust veut que l'artiste écarte les matériaux offerts par l'habitude, et Maupassant déplore que nous soyons résignés à ne « nous servir de nos yeux qu'avec le souvenir de ce qu'on a pensé avant nous sur ce que nous contemplons » (5). Comme Marcel Proust voyait en chaque œuvre d'art autant de mondes divers qu'il est de créateurs originaux (*T. R.*, II, 48), ainsi Maupassant reconnaissait que les prétendus ou soi-disants réalistes devraient bien plutôt s'appeler « illusionnistes » puisque c'est dans « notre pensée et dans nos organes » que nous portons chacun notre réalité (6). Zola n'a point dit autre chose, quand il fait de la beauté : la nature à travers un tempérament, ou quelque « idée *a priori* » (7).

(On discerne enfin ce qui oppose les écoles littéraires :

(1) *Le roman in OEuvres complètes*, CONARD, *Pierre et Jean*, p. xiv.

(2) *Le roman expérimental*, p. 105.

(3) *Ibid.*, p. 166.

(4) MAUPASSANT, *Le roman*, p. xiv.

(5) *Ibid.*, p. xxiii.

(6) *Le roman*, p. xv.

(7) *Le roman expérimental*, p. 47.

les unes sont composées d'hommes qui, par nature ou par préjugé, voient tout en noir ; on les dira naturalistes, réalistes, réalistes-socialistes, ou misérabilistes ; les autres ont décidé d'interposer entre le monde et leur conscience un brouillard grisâtre où les coloris se confondent : ce sera le symbolisme ; à ceux qui voient la vie en rose ou tout en noir mais en Dieu, on accordera le titre de littérateurs spiritualistes, idéalistes, ou bien subjectivistes (1). Aujourd'hui que l'adoration d'un certain désordre économique — celui précisément qu'on dit *l'ordre*, parbleu ! tend à remplacer le culte de Jésus, ceux qui voient le monde en noir mais en Trusts, ceux-là sont honorés de « subjectivisme », ou bien s'ils préfèrent, d'« idéalisme mystique ». Tel est le destin de Proust.)

c. Quant à la « réalité suprasensible de l'art », et à sa manifestation dans l'œuvre où tout est composé à cette fin, qui donc l'a reconnue et définie avant Proust, sinon les Goncourt mêmes : « L'art c'est *l'éternisation* dans une forme suprême, absolue, définitive, de la fugitivité d'une créature ou d'une chose ? » (2)

Cette nécessité de la forme, dont Proust faisait grand cas, tout comme un romancier « réaliste » ou « objectif », elle marque d'imposture la critique de nos irrationaux. Qu'importe que M. Louis de Robert s'inscrive en faux contre l'expression « plan concentrique » ou « en rosace », arguant que « l'idée suggérée » a quelque chose de géométrique qui fait absolument défaut dans l'œuvre de Marcel Proust. Avec trop d'ingéniosité, Benjamin Crémieux a voulu retrouver dans le *Temps perdu* cet ordre rigoureux qu'y voulut imprimer l'auteur, mais qui s'effaça sous les additions ultérieures, ainsi que dans les *Essais* de Montaigne le propos et la structure initiale. M. Guichard écrit pertinemment que « l'image d'une rose

(1) Il est d'autres différences : selon qu'une école rejette ou accepte le travail.

(2) *Journal*, III, p. 49, 29 août 1866.

de cathédrale ne l'éclaire pas beaucoup... » (1) (Moi non plus). Pour ruiner les allégations de nos pseudo-mystiques, ne suffit-il pas que Proust ait eu conscience et volonté de rigueur intellectuelle?

*
* *

A ce point de notre recherche, il serait aisé de fabriquer un Proust positiviste, scientifique, ou « noocrate ». Nous commencerions par un texte des *Jeunes Filles en fleurs* : « Ayant aperçu une femme qui marchait vite dans la nuit, je pensai qu'il était déraisonnable de perdre pour une raison de convenance ma part de bonheur dans la seule vie qu'il y ait sans doute. » (*J. F.*, II, 155.) Nous remarquerions ici, et comme négligemment, que Proust écrivait à Camille Vettard, le 20 mars 1922 : « la comparaison avec Einstein... est le plus immense honneur et le plus vif plaisir qu'on puisse me faire. » Après quoi, il suffirait d'invoquer Jacques Rivière, lequel remarquait déjà que Proust « aborde l'explication des faits psychologiques avec une modestie jusqu'à lui insoupçonnée, et qui peut, qui doit déchaîner le scandale, comme chaque fois que l'esprit positif envahit un domaine qu'on avait réussi à lui interdire » (2). Puis nous insinuerions que ceux mêmes qui tiennent que Proust se fondait en « extase quasi-mystique » doivent reconnaître, à quelques pages de là, que jamais œuvre littéraire ne s'est approchée de la science autant que le *Temps perdu* (3). Enfin, l'argument massue : une opinion de Maurois selon qui la « sérénité scienti-

(1) *Sept Études...*, p. 88. Pour l'exposé de cette querelle, cf. CRÉMIEUX, *Du côté de Marcel Proust*, p. 65-94.

(2) *Marcel Proust et l'esprit positif*, in *Hommage à Marcel Proust*, p. 171.

(3) Emeric FISER, *L'esthétique de Marcel Proust*, Paris. Redier.

fique» de Marcel Proust a produit le « maximum d'émotion esthétique. » (1)

A quoi bon continuer ce vilain jeu ? Si Proust est choisi comme borne milliaire par maint professeur et critique, c'est, le plus souvent, qu'on voit en lui le *dernier* (ou le *premier*) romancier « objectif » ; or, si Proust peut faire date, ce doit être pour sa grandeur (2), et parce qu'il demeure irréductible à l'Utile. Avant de l'incorporer à la phalange des abrutisseurs qui *nolentes volentes* nous ont livrés au nazisme (3), avant même de l'attirer dans le camp des rationaux ou des positivistes, ne pourrait-on relire, dans *Guermantes*, ces quelques lignes : « la rue est à tout le monde », reprenais-je en donnant à ces mots un sens différent et en admirant qu'en effet dans la rue populeuse souvent mouillée de pluie, et qui devenait précieuse comme est parfois la rue dans les vieilles cités de l'Italie, la duchesse de Guermites mêlât à la vie publique des moments de sa vie secrète, se montrant ainsi à chacun, mystérieuse, coudoyée de tous, avec la splendide gratuité des grands chefs-d'œuvre » (*G.*, I, 190).

ÉTIEMBLE.

(1) Cf. aussi, en ce sens Henri PEYRE, *Hommes et œuvres du XX^e siècle* ; l'attitude de Proust est « toute scientifique », etc. Rivière et Peyre sont dans le vrai.

(2) Havelock ELLIS, *From Rousseau to Proust* ; Louis de ROBERT, *De Loti à Proust* ; G. TURQUET-MILNES, *From Pascal to Proust* ; A. GERMAIN, *De Proust à Dada* ; J. EHRHARD, *Le roman français depuis Marcel Proust*, etc.

(3) M. Ernst Robert Curtius, qui fut le champion d'un Proust « mystique », comprit plus tard quelle erreur il avait commise. C'est alors qu'il publia dans la *Revista de Occidente* un essai en l'honneur et pour la défense de la raison : « Restauración de la razón », 1927, p. 257-267. Trop tard ! Hitler allait surgir, préparé par des centaines de Curtius (dont on ne dit point qu'ils l'aient accepté de bon gré).

TABLE DES MATIÈRES.

POÈMES. — ESSAIS. — ROMANS.

	Pages.
BERBERIAN (Manig), <i>Impressions de Venise</i>	304
GUILLOIN (Jean), <i>La fontaine de Bakhtchissaraï</i>	216
POLEVOÏ (Boris), <i>La redoute de Tarakoul</i>	480
RAFFRAY (Danielle), <i>Lames sourdes</i>	292, 417
SIMONOV (K.), <i>Le pont sous l'eau</i>	17
TOLZA (François), <i>Adoracion</i>	30, 153, 223, 310

ART. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

AUDEBERT (Jean), <i>Religion, Mysticisme et Rationalisme</i> . .	181
BEUCLER (André), <i>Dernières idées de Jean Giraudoux</i> . . .	379
BENOIT (F.), <i>Les Droits de l'Homme</i>	3
DE BROGLIE (Louis), <i>L'optique électronique ouvre à la science des horizons nouveaux</i>	475
DEMANGEL (R.), <i>Les fouilles en Grèce pendant l'occupa- tion</i>	25
DOBRETSBERGER (J.), <i>Réflexions sur l'Économie Dirigée</i> . . .	117
ÉTIEMBLE, <i>Proust et la crise de l'intelligence</i> 271, 422, 517	517
GOBY (M.), <i>Paris, août 1944</i>	391
ICHAC (Pierre), <i>Le gouverneur général Eboué et les réformes en Afrique française</i>	187
KEMP (Robert), <i>Tragédie et tragédiens</i>	385
KOECHLIN-SCHWARTZ (Vidiane), <i>Obélisques</i>	295
KOYRÉ (Alexandre), <i>Aristotélisme et Platonisme dans la Phi- losophie du Moyen âge</i>	361, 501
MINOST (E.), <i>Reconstruction de la France</i>	91
PAPADOPOULO (Alexandre), <i>Paul Valéry</i>	451

	Pages.
ROQUES (Mario), <i>Cinq années de Résistance morale</i>	488
TAGHER (Jacques), <i>Charles Mismar, correspondant et confident du Khédive Ismaïl</i>	342
WALLER (John), <i>Alun Lewis, poète de cette guerre</i>	60
WIET (Gaston), <i>La chute d'El-Arich (décembre 1799)</i>	
	67, 169, 246
	<i>Une famille française: les Maspero . . .</i> 145

COMPTES RENDUS.

DUPERTUIS (Jean), <i>Chronique des livres</i>	260, 349, 443
-------------------------------------------------------	---------------

OUVRAGES AYANT FAIT L'OBJET
DE COMPTES RENDUS.

BERTHOUD (Dorette), <i>La seconde M^m Benjamin Constant d'après ses lettres</i>	261
BRAISSANT (Milly), <i>La Sapinière</i>	267
BRION (Marcel), <i>Escale de la Haute Nuit</i>	351
CAILLEUX (Roland), <i>Saint-Genès ou la vie brève</i>	356
CARGO (Francis), <i>L'Ami des Peintres</i>	447
FARGUE (Léon-Paul), <i>Déjeuners de soleil</i>	349
JOUHANDEAU (Marcel), <i>Triptyque</i>	355
KOHLER (Pierre), <i>M^m de Staël au château de Coppet . . .</i>	260
KUÈS (Maurice), <i>Les Eaux de Siloé</i>	263
LANDRY (C. F.), <i>Le Temps des Amandiers</i>	268
—, <i>La Femme aimée</i>	270
LAVERGNE (Paule), <i>Le Maître</i>	352
MICHELET (Marcel), <i>Village endormi</i>	264
MONDOR (Henri), <i>Mallarmé plus intime</i>	443
MONNIER (Thyde), <i>Nans le berger</i>	264
PLISNIER (Charles), <i>Retour du Fils</i>	354
PSICHARI (Henriette), <i>Devant Dieu mentir</i>	351
VAUTHRIN (Lucy), <i>Le Démon de Théâtre</i>	353
VIALATTE (Alexandre), <i>Fidèle berger</i>	353



Situation unique

au bord du Nil, près du Sporting et du Jardin de la Grotte
4, Rue IBN EL-MACHTUB, Tél. 45576. Madame MORIN



Les programmes officiels

TOUTES LES CLASSES

TOUS LES EXAMENS

BACCALAURÉAT

1^{re} partie : A, A', B

2^e » : Philosophie, Mathématiques

MAXIMUM DE SUCCÈS

Petits groupes d'élèves. Professeurs spécialisés

x x x

UNE SECTION ANGLAISE

Prépare avec succès depuis 10 ans aux examens anglais



Cours Supérieurs de Littérature, d'Art et de Philosophie

COURS COMMERCIAUX

DEMI-PENSION — AUTOBUS

Rentrée le Jeudi 4 octobre 1945

• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

NOUVEAUTÉS

D'AUTOMNE

AUX
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

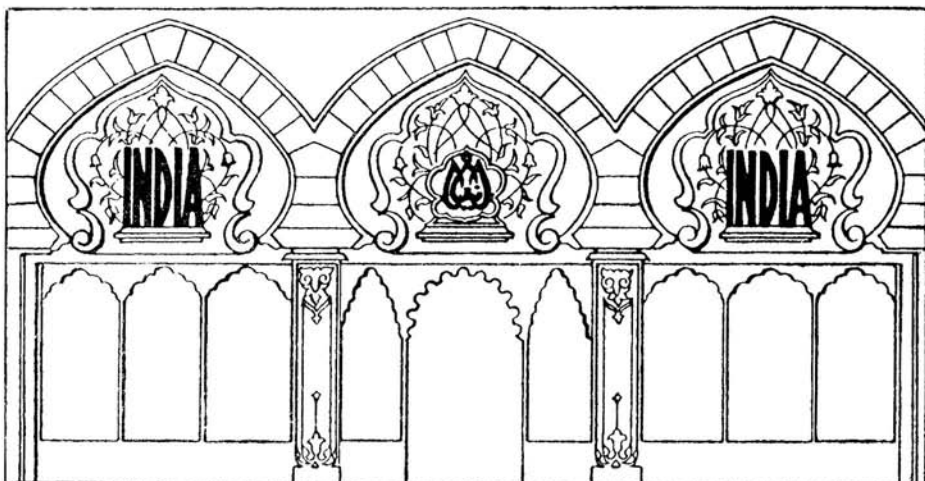
LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



THE HOUSE OF PRESENTS - 55. SH. IBRAHIM PASHA. TEL. 41189 } C.R. 35544
& 37. SH. KASR-EL-NIL.. TEL. 59427 } CAIRO

MONTRES...

BIJOUX...

LA MAISON DE QUALITÉ

◀ **INDIA** ▶